Illinois U Library

NUMÉRO 57

22 AVRIL 1950

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

1. Antoine avance dans une vaste salle encombrée de livres...

2. Henri. — *Oh ! oui ! Une déclaration que j'ai hésité à faire jusqu'au dernier moment...*

3. Antoine. — *Monsieur le Professeur est trop bon.*
Le Professeur. — *Je le sais, Antoine. C'est mon défaut.*

4. Le Professeur. — *Faisons la paix, je t'offre mon amitié.*

5. Le Prince joue, gagne et ramasse tout l'enjeu.

LA BEAUTÉ DU DIABLE

Une tragi-comédie écrite pour l'écran
par RENÉ CLAIR et
ARMAND SALACROU

Ce film a été projeté pour la première fois en public le 16 mars 1950 au cours d'un gala organisé au Théâtre National de l'Opéra en présence de M. Vincent AURIOL, Président de la République.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1950 by René CLAIR et Armand SALACROU.

Supplément au N° 236 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

PERSONNAGES :

Méphisto, puis Faust	*Michel SIMON*
Henri	*Gérard PHILIPE*
Marguerite.	*Nicole BESNARD*
Le Prince	*Carlo NINCHI*
La Princesse	*Simone VALÈRE*
Antoine	*Raymond CORDY*
Le Recteur	*M. GALINA*
Le Procureur	*Paolo STOPPA*

« La Beauté du Diable » est une production franco-italienne de « Universalia-Produzione » et de « Franco-London Film ».

Salle d'études de Faust. Jour.

PREMIER PLAN. — *Des flammes apparaissent, puis un four bizarre dans lequel des bûches sont jetées par un domestique. Antoine essuie son front, et s'éloigne, portant un balai et un chiffon. Autour de lui, un amas de fioles, de cornues et d'instruments scientifiques. Antoine avance dans une vaste salle encombrée de livres, jusqu'à la table de travail. Autour de la table, des papiers froissés et déchirés qu'Antoine balaie au passage, et un gros livre ouvert, mais retourné contre le plancher comme si ce livre avait été jeté à terre par une main impatiente. Antoine ramasse le livre.*

GROS PLAN. — *Dans la main d'Antoine, le livre dont une gravure représente la tête d'un diable affreux.*

PLAN MOYEN. — *Antoine ferme précipitamment le livre, qu'il pose sur la table. Il se signe, puis recommence à balayer en regardant du côté du livre avec inquiétude. Une musique de foire se fait entendre. Antoine sursaute et s'approche d'une fenêtre ouverte.*

ENSEMBLE. — *Par-dessus l'épaule d'Antoine et à travers de gros barreaux de fer on voit la Grand' Place, où un cortège forain défile. Des passants et des enfants s'empressent autour du cortège.*

Grand'Place.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le cortège vu de plus près. Il est composé de quelques voitures ornées de peintures et conduites par les membres de la troupe. Les hommes jouent de la musique. Une jeune fille suit, tenant en laisse un ours qui danse. D'autres animaux : chèvre, oies, chien savant, etc.*

PLAN MOYEN. — *La jeune fille et l'ours vus sous un autre angle. Au fond, le grand bâtiment de l'Université, où une fenêtre s'ouvre.*

Amphithéâtre de l'Université

PLAN MOYEN. — *La fenêtre ouverte donnant sur l'amphithéâtre. Deux étudiants penchés à la fenêtre écoutent la musique. Un appariteur survient et ferme la fenêtre.*

PLAN MOYEN. — *L'appariteur quitte la fenêtre et s'avance à l'intérieur de l'amphithéâtre où des étudiants, sur les gradins, écoutent le discours du Recteur, qui se tient sur l'estrade, entouré de professeurs en costume.*

LE RECTEUR. — Messieurs, elle n'est pas sans mélange la joie que nous avons à fêter le cinquantième anniversaire de l'entrée à l'Université...

PLAN MOYEN. — *Le Recteur sur l'estrade vue en enfilade.*

LE RECTEUR. — ... d'un homme qui depuis cinquante ans n'a vécu que pour approfondir et enrichir les connaissances humaines, notre cher doyen, le professeur Henri Faust.

Le docteur Faust, que nous découvrons à ce moment, est un vieil homme à barbe grise. Il porte des lunettes. Son regard est fixe, comme s'il était à cent lieues de la scène.

LE RECTEUR. — Henri Faust, votre vie de tous les jours parmi nous a été un modèle pour tous nos étudiants et pour nous-mêmes.

Faust n'entend pas. Il semble qu'il se parle à lui-même.

DEMI-ENSEMBLE. — *Faust se lève comme s'il allait sortir. Son voisin, stupéfait, l'arrête au passage. Faust retourne à sa place. Cependant le Recteur continue de parler.*

LE RECTEUR. — Vous avez méprisé les richesses. Vous avez refusé les honneurs, vous privant même des joies les plus simples afin que pas une minute de votre vie ne soit soustraite...

Pendant que le Recteur poursuit son discours nous voyons...

DEMI-ENSEMBLE. — *Une partie des gradins. Des Etudiants chuchotent et commentent l'incident. Dans le fond, la silhouette d'un Etudiant, debout, près d'une porte.*

PREMIER PLAN. — *L'Etudiant, dont le visage est dans l'ombre, semble sourire.*

PREMIER PLAN. — *Faust, à sa place, semble inquiet, comme troublé par une présence invisible.*

PREMIER PLAN. — *L'Etudiant, dans l'ombre, entend la suite du discours.*

VOIX DU RECTEUR. — Puisse le ciel bénir vos travaux et guider vos pas sur cette route de la Science où vous nous précédez !

A ce moment, l'Etudiant se met à rire à voix haute.

PREMIER PLAN. — *Faust tressaille.*

ENSEMBLE. — *Le Recteur achève son discours. La silhouette de l'Etudiant s'efface. Toute la salle applaudit. Faust se lève, égaré, et s'éloigne.*

★

Cour de l'Université.

DEMI-ENSEMBLE. — *Faust dans la cour. Il semble discuter avec lui-même. Trois Etudiants s'avancent*

dans sa direction. Arrivés à sa hauteur, ils le saluent. Faust ne les voit pas. Il fait quelques pas, puis se rend compte du passage des Etudiants et rend le salut.

PLAN MOYEN. — *Plus loin l'Etudiant que nous avons vu dans l'amphithéâtre salue Faust au passage.*

PREMIER PLAN. — *L'Etudiant, le visage barré de l'ombre d'un pilier, salue à nouveau. Faust se retourne.*

PREMIER PLAN. — *Faust le regarde avec inquiétude. Il semble qu'il va adresser la parole à l'Etudiant. Puis il se ravise et part rapidement. On entend le rire entendu déjà dans l'amphithéâtre.*

L'entrée de l'Université.

ENSEMBLE. — *D'un côté, la loge du gardien. De l'autre, l'entrée de l'appartement de Faust, auquel on accède par quelques marches. Au fond, à travers une porte à barreaux de fer dont un des battants est ouvert, on aperçoit la place vue précédemment. Faust se dirige vers la porte de son appartement. Au pied de l'escalier il se retourne brusquement, comme pour voir s'il n'est pas suivi, puis il entre. A ce moment une voix se fait entendre.*

VOIX DE MÉPHISTO. — Faust ! Faust ! *(Faust ferme la porte derrière lui. Le décor reste vide cependant que la voix continue :)* Pourquoi fermes-tu cette porte ? Tu sais bien qu'elle ne peut pas s'opposer à mon passage... Tu sais bien qu'à chaque heure du jour... *(La nuit est venue soudainement. Une lanterne éclaire l'entrée de l'Université.)* ... et qu'à chaque heure de la nuit, malgré les portes et les murailles, je m'introduis dans ta maison comme un voleur...

Le mur disparaît et nous pénétrons dans la...

Salle d'études de Faust. Nuit.

ENSEMBLE. — *Dans la salle d'études où Faust est assis devant sa table de travail. De gros livres sont ouverts devant lui.*

VOIX DE MÉPHISTO. — ... Et je pénètre dans ton âme comme un ami. A quoi bon étudier encore ? *(Faust abandonne sa lecture...)* A quoi bon te pencher sur ces livres, qui ne t'enseigneront rien des secrets que tu cherches à découvrir ?

Faust referme le livre et se lève. Il répond par gestes comme dans la séquence précédente.

DEMI-ENSEMBLE. — *Faust debout et seul dans la salle d'études.*

LA VOIX. — Pendant cinquante années tu as vécu ici dans la solitude, et qu'as-tu appris ?

FAUST, *à lui-même.* — Rien. Je ne sais rien.

LA VOIX. — Oh ! n'exagère pas. Tu es l'homme le plus savant de cette ville. *(Auprès de Faust on voit les rayons chargés de gros livres.)* Mais aucun de ces livres ne peut répondre à tes questions, aucun de ces livres ne te dira ce que la nature contient de secrète énergie et de semences éternelles. Et bientôt tu vas mourir...

FAUST, *à lui-même.* — Sans avoir rien accompli.

Faust passe auprès des cornues et des instruments entassés auprès du four d'alchimiste.

LA VOIX. — Alors que tout est prêt pour la réussite de ta grande expérience, alors que si tu acceptais mon aide...

PREMIER PLAN. — *Faust écoutant la voix.*

LA VOIX. — ... alors que si tu consentais à m'appeler...

FAUST. — Et si je t'appelais ?...

DEMI-ENSEMBLE. — *La pièce vide au fond de laquelle se trouve Faust. Au premier plan, une porte fermée.*

LA VOIX. — Je viendrais aussitôt !

On frappe à la porte. Faust tressaille. On frappe encore. Faust, effrayé, court vers la porte comme pour l'empêcher de s'ouvrir...

FAUST. — Non ! je n'ai pas appelé ! Je n'ai rien dit ! *(La porte s'ouvre, livrant passage à Antoine, le domestique de Faust, qui reste sur le seuil, caché aux yeux de Faust par le battant de la porte. Faust s'arrête auprès de la porte, terrifié. A mi-voix :)* L'heure n'est pas venue encore.

ANTOINE. — Mais si, monsieur le professeur. C'est l'heure. Le dîner est servi.

Faust ouvre davantage le battant de la porte et reconnaît Antoine. Il s'en va, mécontent. Il le suit.

★

La salle à manger de Faust. Nuit.

PLAN MOYEN. — *Faust est seul devant sa table. Sur la table un merlan et de l'eau. Il ne mange pas. Antoine le regarde. Faust semble parler tout seul. Antoine est un peu effrayé.*

ANTOINE. — Monsieur le professeur ne mange pas ?

FAUST. — Je n'ai pas faim.

PREMIER PLAN. — *Faust seul.*

LA VOIX. — Tu n'as faim que de science, n'est-ce pas, mon bon Faust ?

FAUST, *excédé.* — Oh ! tais-toi !

PLAN MOYEN. — *Antoine, qui allait sortir, se retourne.*

ANTOINE. — Je n'ai rien dit, monsieur le professeur.

★

Cabinet d'études de Faust.

DEMI-ENSEMBLE. — *Faust se dirige vers une table couverte de livres, auprès de laquelle il s'arrête.*

LA VOIX. — Faust, tu gaspilles les dernières heures de ta vie. Ta science est tout juste bonne à mesurer ton ignorance...

Faust repousse la pile de livres, qui tombe avec bruit. Il part vers le coin de la pièce où sont entassés les instruments scientifiques.

PREMIER PLAN. — *Faust auprès des instruments.*

LA VOIX. — Tout ce que tu as appris, c'est que sans moi tu ne sauras rien et que par moi tu pourrais tout savoir. Mais tu as peur...

Faust brise une cornue, puis dans une crise de colère brise ou jette à terre d'autres instruments. Il va vers une autre table où se dresse une pile de livres. Il soulève la table et la retourne.

PREMIER PLAN. — *A terre, parmi les livres épars, le gros volume vu précédemment dont une page offre l'image d'un diable gravé sur bois. On entend un rire.*

LA VOIX. — Tu as peur, Faust !

PREMIER PLAN. — *Faust regardant le livre.*

FAUST. — Je n'ai pas peur de toi ! Je n'ai pas peur des formes ridicules que tu aimes à prendre !

Il s'agenouille et feuillette le livre.

PREMIER PLAN. — *Le livre dont les pages sont tournées par la main de Faust et montrent diverses grossières représentations du diable.*

FAUST. — Je n'ai pas peur de tes grandes cornes, de tes poils rudes, de tes pieds fourchus, de tes ailes de chauve-souris. Pauvre diable, crois-tu donc que tu m'effraies ?

PREMIER PLAN. — *Faust agenouillé devant le livre.*

FAUST. — Je suis Faust, ton égal, et je puis devenir ton maître !

LA VOIX. — L'heure est donc venue ?

FAUST. — L'heure est venue ! Je t'ordonne de te montrer !

LA VOIX, *ironique.* — Et tu l'ordonnes comme il convient de le faire : à genoux !

Une fenêtre s'ouvre brusquement. Un vent violent secoue les rideaux. Au fond, Faust s'est relevé. Il court vers la fenêtre, qu'il tente de fermer.

FAUST. — Non ! Ne te montre pas. Pas encore ! Va-t'en ! Je ne t'ai pas appelé !

Il ferme la fenêtre. Les rideaux retombent. Faust s'accroche aux rideaux.

LA VOIX. — Trop tard ! Je t'ai obéi. Et je suis là.

La Voix est différente à présent. Elle est naturelle et semble toute proche. Faust jette un coup d'œil craintif autour de lui.

FAUST. — Où es-tu ?

LA VOIX. — Retourne-toi. Tu me verras.

FAUST. — A quoi ressembles-tu ?

MÉPHISTO, *hors champ.* — Regarde-moi.

Faust se tourne enfin vers le centre de la salle.

ENSEMBLE. — *Faust auprès de la fenêtre. Il fait un pas.*

FAUST. — Je ne vois rien.

LA VOIX. — Ouvre les yeux. Une nouvelle image est sortie de tes livres.

PREMIER PLAN. — *Et c'est, en face de Faust, l'image même de Faust qui apparaît. Mais c'est un Faust aimable et souriant. Le véritable Faust pousse un cri d'effroi.*

MÉPHISTO, *avec la voix de Faust.* — As-tu peur de toi-même ? Le diable te ressemble et parle avec ta voix...

PREMIER PLAN. — *Faust regarde Méphisto avec stupeur.*

MÉPHISTO, *hors champ.* — ... N'ai-je pas fait de mon mieux pour te plaire ? Dis-moi au moins une parole de bienvenue.

Faust détourne la tête. Il voit près de lui...

GROS PLAN. — *Parmi les livres en désordre, un livre religieux marqué d'une croix. Sa main prend le livre.*

PREMIER PLAN. — *Faust regarde Méphisto et brusquement lance le livre dans la direction de celui-ci.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Faust se tourne vers le coin de la salle d'où Méphisto a disparu.*

MÉPHISTO, *invisible et d'une voix jeune.* — Tu n'es pas très poli envers quelqu'un qui pour t'obéir est venu de si loin... Peut-être préfères-tu me revoir...

Faust regarde dans une autre direction.

DEMI-ENSEMBLE. — *Au fond de la pièce le jeune étudiant vu précédemment s'avance vers Faust.*

MÉPHISTO, *en étudiant et d'une voix jeune.* — ... sous l'apparence d'un de tes élèves. Te rappelles-tu comme je t'ai salué avec respect ?... J'ai cru que tu m'avais reconnu, que tu allais me parler... Mais ma jeunesse t'a effrayé sans doute...

PREMIER PLAN. — *Faust regardant l'étudiant.*

FAUST. — Tes stratagèmes m'ont surpris, mais ne m'ont pas effrayé. A présent, je t'ordonne de disparaître !

Sans doute la vision a-t-elle disparu, car Faust sourit.

FAUST, *soulagé.* — Tu as été contraint de m'obéir.

MÉPHISTO, *avec la voix de Faust.* — Je n'ai pas d'autre désir que d'être ton obéissant serviteur.

Faust entend la voix venir d'une autre direction. Il se retourne. Au fond, Méphisto (en vieux Faust) apparaît.

MÉPHISTO. — Mais avant de disparaître tout à fait, permets-moi encore un mot.

PREMIER PLAN. — *Méphisto (en vieux Faust) et se désignant.*

MÉPHISTO. — Regarde, Faust, regarde ton vieux corps délabré. *(Il montre son propre corps avec dédain.)* Il craque de partout. Il sent la mort, c'est très désagréable. Au fait, sais-tu le nombre de jours qu'il te reste à vivre ?

PREMIER PLAN. — *Faust face à Méphisto.*

FAUST, *précipitamment.* — Je ne veux pas le savoir.

MÉPHISTO. — La pensée de la mort t'effraie ?

FAUST. — Non. Mais la pensée de ma vie inutile.

MÉPHISTO, *hors champ.* — Je puis te donner une nouvelle vie pour jouir de mes bienfaits.

FAUST. — Et que me demandes-tu en échange ? Je sais bien que l'enfer ne fait pas de cadeaux.

PLAN MOYEN. — *Méphisto debout. Il tient à la main un parchemin qu'il vient de dérouler.*

MÉPHISTO. — Une petite signature écrite avec ton sang, sur ce pacte...

FAUST. — Jamais !

MÉPHISTO. — ... Et j'obéirai à tous tes ordres. *(Il s'interrompt et grimace.)* Oh ! sens-tu cette douleur à ton pied ?

PLAN MOYEN. — *Faust et Méphisto.*

FAUST, *grimaçant également.* — C'est ma goutte. Chaque fois que le temps tourne à l'orage.

Méphisto avance vers Faust et passe à côté de lui. Faust tourne la tête en suivant la marche de Méphisto.

MÉPHISTO. — C'est très inconfortable. Mon pauvre ami, ce pied-là est déjà dans la tombe. Ne sens-tu pas comme ton cœur bat ? Et regarde tes veines. Mauvais signe. *(Faust regarde ses mains.)* Dommage. Tu étais si près de la grande découverte !

Faust se retourne vers Méphisto.

FAUST. — Je ne vendrai pas mon âme.

PREMIER PLAN. — *Méphisto seul dans la partie de la salle qui est derrière Faust.*

MÉPHISTO. — Lucifer, ô mon maître, me permettez-vous de faire une exception en faveur de ce grand homme ? *(A Faust :)* Écoute-moi. J'ai pitié de toi...

PREMIER PLAN. — *Faust tourné vers Méphisto.*

MÉPHISTO. — Je vais te donner le temps d'achever ton œuvre. Et sans condition.

FAUST. — Sans signer de pacte ?

MÉPHISTO. — Nous n'en parlerons plus avant que tu ne m'en parles toi-même.

FAUST. — Ton offre cache un piège.

PREMIER PLAN. — *Méphisto de face.*

MÉPHISTO. — Tu ne t'engages à rien, te dis-je. Et je te donne la jeunesse. C'est gratuit. Regarde-toi dans ce miroir.

Méphisto avance vers Faust, à qui il tend un large miroir à main.

PREMIER PLAN. — *Faust de profil se regarde dans le miroir.*

MÉPHISTO. — Qu'y vois-tu ?

FAUST. — La triste image de ma vieillesse.

MÉPHISTO. — Et maintenant ?

FAUST. — Je vois maintenant des fumées et des flammes.

PREMIER PLAN. — *Dans la main de Faust le miroir où passe un nuage de fumée qui se dissipe, montrant un visage.*

MÉPHISTO, *hors champ.* — Regarde encore. Tu y verras un visage, un visage que je t'ai déjà montré et dont tu enviais la jeunesse...

PREMIER PLAN. — *Faust, dont le visage est couvert par le miroir. Le miroir s'abaisse montrant son visage qui est celui du jeune étudiant. Il n'y voit pas bien. Il retire ses lunettes. A présent, il voit clairement son reflet dans le miroir.*

MÉPHISTO, *hors champ.* — Eh bien, cette jeunesse est à toi. C'est toi-même que tu vois, mon cher Faust. Tes vœux sont exaucés.

DEMI-ENSEMBLE. — *Faust* (que nous appellerons désormais Henri) *se lève et regarde autour de lui. Méphisto a disparu. La porte qui donne sur le couloir s'ouvre. Henri jette à terre le miroir et ses lunettes et va vers la porte.*

PLAN MOYEN. — *Henri, vu dans l'encadrement de la porte ouverte. Il s'avance vers l'antichambre.*

VOIX DE MÉPHISTO. — Quand tu m'appelleras je reviendrai... Mon nom est Méphistophélès...

DEMI-ENSEMBLE. — *Le couloir vu par la porte d'entrée, qui est ouverte. Henri continue d'avancer en cherchant Méphisto.*

HENRI. — Reviens !

VOIX DE MÉPHISTO. — Une petite signature au bas d'un pacte, et je serai ton obéissant serviteur.

Henri est arrivé à présent au seuil de la porte d'entrée.

L'entrée de l'Université.

DEMI-ENSEMBLE. — *Henri sur le seuil de sa porte.*

HENRI. — Méphistophélès !

Il marche jusqu'à la grille.

VOIX DE MÉPHISTO. — Bonne chance, Faust. Profite bien de ma jeunesse !

Henri s'éloigne, comme s'il poursuivait un Méphisto invisible. Il marche d'un pas mal assuré, comme un homme ivre. Au loin on voit des lumières et l'on entend une musique de cirque.

Intérieur du cirque. Nuit.

ENSEMBLE. — *C'est la fin de la représentation. Sur la piste, une jeune fille en costume de gitane (Marguerite) achève de présenter des chiens dressés. Applaudissements. Les spectateurs se lèvent. Marguerite revient saluer et sort.*

Extérieur de la tente du cirque.

DEMI-ENSEMBLE. — *Marguerite, suivie de ses chiens, passe auprès de l'orgue mécanique que fait marcher un des membres de la troupe. Ce dernier cesse de jouer de l'orgue et s'avance vers un groupe formé par deux hommes et une vieille femme (la Cartomancienne), qui rient en regardant quelqu'un qui est assis par terre.*

LE NOUVEL ARRIVANT. — Alors, ça va mieux ?

UN FORAIN, *qui tient une bouteille.* — Ça à l'air de lui réussir

L'AUTRE, *montrant le flacon.* — C'est le meilleur des remèdes !

PREMIER PLAN. — *Henri, vu entre les Forains. Il est couché par terre, sur de la paille, dans un coin de la tente.*

HENRI, *à demi inconscient.* — Que m'est-il arrivé ?

LES FORAINS. — Vous avez fait de grands gestes... Comme si vous appeliez quelqu'un... Et puis, tout d'un coup... vous êtes tombé raide ! Alors, on vous a porté ici.

HENRI, *qui cherche à comprendre.* — Ah ? *(Machinalement il porte la main à son visage. L'absence de barbe le surprend. En un clin d'œil il se rappelle tout. Les yeux fixes :)* C'est donc vrai ?

PLAN MOYEN. — *Les Forains et Henri. Les Forains, inquiets, le regardent.*

LES FORAINS. — Voilà que ça le reprend ! Ne vous effrayez pas ! Allons, encore un petit coup de remède...

L'un d'eux tend le flacon à Henri, qui boit machinalement et fait une grimace.

HENRI, *montrant le flacon.* — Qu'est-ce que c'est ?

L'UN DES FORAINS. — Le remède ? Ça s'appelle de l'eau-de-vie !

HENRI, *pensif.* — Eau-de-vie... J'en ai bu, il y a longtemps, bien longtemps... *(Les Forains éclatent de rire.)* — Je voudrais me lever...

UN FORAIN. — Eh bien, levez-vous !

HENRI. — Vous croyez que je pourrai ?

UN FORAIN. — Essayez !

Henri prend pour se relever des précautions de vieillard, mais avant qu'il s'en soit rendu compte, il est debout d'un bond.

HENRI, *stupéfait.* — Ah ! *(Aux autres :)* Vous avez vu ?

UN FORAIN. — Quoi ?

HENRI. — Mes jambes. Comme elles fonctionnent bien !

Surpris de son succès, il s'accroupit et se redresse plusieurs fois. Les Forains sont en joie.

DEMI-ENSEMBLE. — *Soudain, Henri cesse sa gymnastique. Il redevient sérieux.*

HENRI, *à lui-même.* — C'est tout à fait étonnant.

UN FORAIN. — Quoi ?

HENRI. — La jeunesse... *(Il se dirige vers la sortie de la tente. Il sort. Il respire l'air frais de la nuit à pleins poumons, puis il frappe sa poitrine. Soudain, il sent qu'on l'observe. Il voit Marguerite qui le regarde.)* Pendant de longues années, je n'ai vu à travers mes lunettes que des papiers, des mots et des chiffres. J'avais oublié qu'il existait des arbres, des étoiles et des visages de jeunes filles... *(Il s'approche de Marguerite.)* ... Dites-moi, mademoiselle, de quoi ai-je l'air ?

MARGUERITE, *elle ne rit pas.* — Vous avez l'air d'un jeune homme qui ne sait pas ce qu'il dit.

HENRI. — Vous avez dit *jeune* ?

MARGUERITE. — Oui.

Il s'élance sur elle et veut l'embrasser.

HENRI. — Merci !

Marguerite se débat et pousse un cri.

MARGUERITE. — Vous me faites mal !

Elle le repousse.

HENRI. — Excusez-moi. Je ne connais pas encore ma force.

MARGUERITE. — Vraiment ? *(Elle s'élance sur Henri, qui tombe. Entraînée par son élan, elle tombe sur lui. Les chiens accourent et aboient. Elle bourre Henri de coups et de taloches. Il ne réagit pas. Elle se relève, puis, sans le regarder :)* A présent, vous la connaissez, votre force ? *(Henri est couché sur le sol, immobile. Marguerite, sans se retourner :)* N'est-ce pas ? *(Marguerite se retourne et voit Henri.)* Mon Dieu ! *(Elle court vers Henri et s'agenouille auprès de lui. Puis, affolée :)* Relevez-vous, je vous en prie. Ouvrez les yeux !

Elle appelle au secours les Forains.

HENRI, *ouvrant les yeux.* — Ne vous inquiétez pas. *(Les Forains arrivent de divers côtés et les entourent. Henri se relève, aidé par Marguerite.)* Je me suis senti si faible soudainement. Comme... comme un vieillard. *(Il passe sa main sur sa poitrine.)* Un vide étrange...

MARGUERITE. — Peut-être... *(Aux autres :)* Peut-être ne mange-t-il pas toujours à sa faim ?

HENRI. — Faim ? *(Il se souvient.)* Faim ? Vous croyez que j'aurais faim ?

MARGUERITE. — Depuis combien de temps n'avez-vous pas mangé ?

HENRI, *sans répondre et comme un docteur.* — C'est comme une sorte de vertige, n'est-ce pas ? Et puis comme un tiraillement ici *(il montre son estomac)* et une sensation

de froid... *(Les Forains, qui connaissent cette sensation, approuvent.)* Ah ! vous connaissez cela, vous aussi ?

UN FORAIN. — Ça nous arrive plus souvent qu'à notre tour, à nous !

HENRI. — J'ai faim ! J'ai faim ! C'est merveilleux !

Il part en courant.

★

Intérieur d'une auberge. Nuit.

PREMIER PLAN. — *Les chiens en train de finir les restes dans des assiettes posées par terre. On entend des rires et le son d'une guitare.*

ENSEMBLE. — *L'ensemble de la salle d'auberge. Un Forain joue de la guitare. Deux autres font une danse grotesque. Une seule table est occupée, et tout y est en désordre. C'est la fin du repas. La Femme de l'Aubergiste enlève les plats vides. Autour de la table sont : Henri, Marguerite et le reste de la troupe. Henri se lève brusquement et tend son verre à l'Aubergiste.*

HENRI. — Mes amis ! *(La guitare cesse de jouer. Les danseurs s'approchent de la table.)* Nous boirons maintenant à ce que les hommes n'apprécient jamais assez : la jeunesse !

Tout le monde boit. La musique reprend. L'Aubergiste retourne vers la cuisine, au seuil de laquelle se trouve sa Femme.

LA FEMME. — Avec tout ça, qui est-ce qui va payer ?

LE CABARETIER. — Le jeune homme. C'est lui qui les a tous invités.

LA FEMME. — Tu le connais ?

Le Cabaretier et sa Femme regardent avec méfiance dans la direction de la table.

PLAN MOYEN. — *Henri et Marguerite. Henri est assis auprès de Marguerite, le verre en main et les yeux fixes. Marguerite le regarde avec inquiétude. Henri secoue la tête, promène autour de lui un regard incrédule et éclate de rire.*

MARGUERITE. — Pourquoi riez-vous?

HENRI. — Pardonnez-moi. Il me semble que tout tourne autour de moi, la terre et le ciel, le présent et le passé...

MARGUERITE. — C'est le vin qui vous monte à la tête.

HENRI. — Ne dites pas de mal du vin. Quand pense à toute l'eau que jai bue pendant tant d'années !

Il se lève.

DEMI-ENSEMBLE. — *L'ensemble de la scène. Henri fait un geste. La musique s'arrête comme précédemment.*

HENRI. — Mes amis ! Buvons, s'il vous plaît, à la mémoire d'un vieux fou à barbe blanche qui n'avait jamais connu la jeunesse ! Au professeur Faust !

Entrée de l'Université. Nuit.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Portier sort de sa loge, située en face de l'appartement de Faust. Il porte une lanterne et va commencer sa ronde, mais il s'arrête en face de la porte de Faust restée ouverte et que la lumière de sa lampe éclaire.*

Intérieur auberge. Nuit.

DEMI-ENSEMBLE. — *La fête est finie. Les convives se lèvent. Henri les arrête d'un geste. Il se lève aussi.*

HENRI. — Avant de partir, laissez-moi boire à un certain personnage... *(Il s'arrête et lève les yeux au ciel)* que je ne nommerai pas et qui accorde ses bienfaits sans rien demander en paiement !

PREMIER PLAN. — *Le Cabaretier et la Cabaretière, inquiets.*

LA CABARETIÈRE. — C'est de toi qu'il parle !

LE CABARETIER. — Tu crois ? *(Aux autres:)* Hé là ! je vous demande pardon... *(Il s'avance vers Henri.)* Il y a erreur ! On ne peut pas souper sans payer.

HENRI. — Rassurez-vous, mon brave homme. Nous ne voulons pas vous faire tort d'un sou. *(Le Cabaretier sourit et ôte son bonnet. Henri tâte ses poches et n'y trouve rien. Les Cabaretiers s'inquiètent.)* Je ne vous demande qu'un instant. Je vais chercher de l'argent.

Il s'élance vers la porte.

Antichambre de Faust. Nuit.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Portier est auprès de la porte d'entrée ouverte. Antoine, à demi habillé et portant une lampe, le rejoint.*

ANTOINE. — Le professeur n'est pas dans sa chambre.

LE PORTIER. — Allons voir par là...

Ils sortent tous deux par la porte qui fait face à celle de la salle d'études. Au fond, vu par la porte ouverte qui donne sur l'extérieur, Henri apparaît. Il monte les quelques marches qui mènent au seuil, les redescend, monte les marches deux par deux, puis recommence et finalement franchit toutes les marches d'un bond. Il entre et va vers la...

Salle d'études de Faust. Nuit.

ENSEMBLE. — *Henri sourit en voyant le désordre et se dirige vers un meuble, où il prend une bourse. Il secoue la bourse et fait sauter des écus dans sa main. L'un des écus tombe à terre. Il se baisse pour le ramasser. Au fond, par la porte de l'antichambre, paraît Antoine.*

PREMIER PLAN. — *Antoine contemple la salle avec consternation. Soudain son œil se fixe, il voit...*

PREMIER PLAN. — *... la tête d'Henri, qui surgit derrière un meuble. Il joue avec les pièces, puis il voit Antoine. On entend un hurlement de ce dernier.*

HENRI. — N'ayez pas peur ! C'est moi... Ce n'est que moi !

Second hurlement d'Antoine...

DEMI-ENSEMBLE. — *... qui s'enfuit vers l'antichambre en criant. Henri court après lui.*

HENRI. — Je vous dis que c'est moi ! Ne craignez rien...

DEMI-ENSEMBLE. — *Antoine traverse l'antichambre et va chercher refuge dans la pièce où est entré le Portier. Henri s'arrête devant la porte d'entrée.*

HENRI, *dans la direction d'Antoine.* — Je reviens dans un instant. Ne vous inquiétez pas !

Il part en courant par la porte d'entrée. Dès qu'il a disparu le Portier et Antoine apparaissent.

LE PORTIER. — Où est-il ?

ANTOINE. — Il a dû s'enfuir. Je l'ai vu, là. *(Il montre la salle d'études.)* Il prenait de l'argent !

Extérieur auberge. Nuit.

ENSEMBLE. — *Henri arrive en courant et crie joyeusement :*

HENRI. — Et voilà ! Tout est arrangé.

Il court vers l'Aubergiste, à qui il jette une poignée d'écus. Puis prenant Marguerite par la main il part. Les Forains le suivent en chantant.

★

Grand'Place. Nuit.

DEMI-ENSEMBLE. — *Henri, tout seul, s'avance en chantant. On entend un « chut ! ». Il recommence. Nouveau « chut ! ». Il se redresse et court vers une roulotte.*

PLAN MOYEN. — *Marguerite, dont la tête apparaît à une petite fenêtre de la roulotte, lui fait signe de se taire. Henri s'approche d'elle.*

HENRI, *exubérant.* — Je n'ai pas le droit de chanter ?

MARGUERITE. — Il est trop tard.

Elle referme la fenêtre.

HENRI. — Croyez-en mon expérience. *(Il crie :)* Il n'est jamais trop tard ! *(Il frappe à la fenêtre que Marguerite ouvre à nouveau. Henri, doucement :)* Ne vous fâchez pas. Je voulais seulement vous dire au revoir.

MARGUERITE. — Adieu.

Elle veut refermer la fenêtre. Henri, de sa main, l'en empêche.

HENRI. — Adieu ? Est-ce que je ne vous reverrai pas ?

MARGUERITE. — Nous partons demain matin.

HENRI. — Et qui vous dit que je ne partirai pas avec vous ? Je suis l'homme le plus libre du monde à partir de ce soir.

MARGUERITE. — Notre vie ne vous conviendrait guère. Vous êtes un étudiant, n'est-ce pas ?

HENRI. — Oui, je vais étudier une science nouvelle ; je vais apprendre à vivre, si je le puis.

MARGUERITE, *souriante.* — Je vous laisse à vos études. Bonsoir.

DEMI-ENSEMBLE. — *Elle referme la fenêtre. Henri regarde la fenêtre en souriant et tourne autour de l'angle de la roulotte. Il s'avance, pose le pied sur les marches qui permettent d'accéder à la porte de la roulotte. Un aboiement furieux se fait entendre. Henri comprend qu'il est inutile d'insister. Il part. Dès qu'il est parti, la porte de la roulotte s'ouvre et Marguerite regarde au dehors un instant.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Henri s'éloigne de la roulotte et s'approche d'un banc de pierre qui se trouve sur la place. Il s'assied, souriant, puis s'allonge sur le banc comme s'il allait dormir.*

Dans la roulotte de Marguerite.

PLAN MOYEN. — *Dans la roulotte, éclairée par une lampe, Marguerite referme la porte et vient s'asseoir sur une couchette sur laquelle est étalé un jeu de tarots.*

Grand'Place Université.

PLAN MOYEN. — *Henri sur le banc. La lumière d'une lanterne se pose sur son visage. Il se dresse.*

VOIX D'UN AGENT. — Qu'est-ce que vous faites-là ?

HENRI, *aimablement.* — Que faisons-nous sur terre, vous, moi et tous les hommes ? C'est une grande question...

L'AGENT. — Qu'est-ce que vous faites sur ce banc ?

HENRI. — Je réfléchis.

L'AGENT. — Vous n'avez pas de domicile ?

Henri, frappé par cette question, se lève.

HENRI. — Que vous dire ? J'en ai un et je n'en ai pas. Il me semble plutôt que je n'en ai plus.

L'AGENT. — Quel est votre nom ?

HENRI. — Vous ne me croiriez pas si je vous le disais.

L'AGENT. — En somme, vous n'êtes pas dans une situation régulière !

HENRI. — Ah ! ça... vous avez raison. Ma situation n'est absolument pas régulière.

Il part en riant.

DEMI-ENSEMBLE. — *Henri s'approche de la roulotte de Marguerite. Des aboiements furieux le font partir rapidement. Un chien sort de dessous la roulotte en aboyant et court à sa poursuite. La porte de la roulotte s'ouvre et Marguerite paraît, portant une lampe. Au fond, l'Agent accourt vers Marguerite.*

MARGUERITE. — Qu'y a-t-il ?

L'AGENT. — Un individu suspect qui rôde par ici.

Il part en courant dans la direction prise par Henri.

DEMI-ENSEMBLE. — *Une tente dans le campement, d'où sortent des cris d'animaux effrayés. Marguerite rejoint l'agent, qui pendant ce temps fait le tour de la tente.*

PLAN MOYEN. — *Marguerite soulève la toile de la tente et projette la lumière de sa lanterne à l'intérieur.*

ENSEMBLE. — *La lanterne éclaire tour à tour les chiens, une chèvre et les autres animaux du cirque. Enfin le rayon de lumière éclaire Henri, couché dans la paille.*

DEMI-ENSEMBLE. — *L'Agent est auprès de Marguerite, mais il ne voit pas l'intérieur de la tente.*

L'AGENT. — Qu'est-ce qu'il y a là dedans ?

MARGUERITE. — Rien. Tout est en ordre.

L'AGENT. — Où est-il passé ?

Il part rapidement. Marguerite le regarde partir puis elle soulève la toile de la tente dans laquelle elle pénètre.

PLAN MOYEN. — *Marguerite, que cette aventure a l'air d'amuser, regarde Henri en souriant.*

MARGUERITE. — Ne craignez rien. Il est parti ! *(Elle s'élance vers lui et tombe en riant à ses côtés.)* Je savais que j'allais vous revoir !

HENRI. — Vous le saviez ?

MARGUERITE. — Les cartes me l'avaient dit !

HENRI, *ironique.* — Les cartes ?

MARGUERITE, *presque en colère.* — Vous ne croyez pas aux cartes ? Ni aux racines de persil ou de violette ? Ni aux lignes de la main ?

HENRI. — Non, je ne crois pas à cela.

MARGUERITE, *agressivement.* — Vous ne croyez à rien ?

HENRI. — Oh si ! Je crois au diable.

MARGUERITE, *effrayée.* — Ne prononcez pas son nom ! *(Elle se lève, regarde autour d'elle. Puis elle se penche au dehors de la tente. Elle se retourne ensuite vers Henri.)* Il m'avait semblé que quelqu'un était là, qui nous épiait...

HENRI. — Le diable n'est pas si méchant qu'on le prétend.

MARGUERITE, *hors champ.* — Taisez-vous !

HENRI. — Puisque vous êtes si savante, vous devriez me dire ce qui va m'advenir...

Marguerite vient s'asseoir auprès d'Henri. Elle lui prend la main.

MARGUERITE. — Quelle étrange main ! On dirait que votre vie s'arrête et recommence. On dirait que la ligne de cœur...

Elle se penche plus attentivement sur la main d'Henri, puis regarde sa propre main gauche et compare. Elle relève les yeux. Henri la regarde.

HENRI. — Comment vous appelez-vous ?

MARGUERITE. — Marguerite.

Henri continue de tenir la main de Marguerite.

HENRI. — Vous êtes très jeune, n'est-ce pas ?

MARGUERITE. — J'ai dix-neuf ans.

HENRI. — Dix-neuf ans !

MARGUERITE. — Ne riez pas... Vous n'êtes pas beaucoup plus âgé vous-même.

HENRI. — Quand votre main est dans la mienne, je le crois.

Il approche la main de Marguerite de sa joue, puis va pour y poser ses lèvres. Marguerite se lève.

MARGUERITE, *soudain intimidée.* — Vous allez dormir, à présent. Sultan veillera sur vous. *(A Sultan :)* Tu feras bonne garde, Sultan, n'est-ce pas ? Tu le protégeras contre ceux qui lui veulent du mal... Va ! *(Au fond, au seuil de la tente, Marguerite se retourne.)* Reste là, Sultan. Bonne nuit. Bonne nuit...

Elle envoie un baiser dans la direction de Sultan, mais c'est peut-être pour Henri. Et elle part dans la nuit.

★

Les toits de l'Université.

Le jour est venu. Une cloche sonne.

Antichambre de Faust.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Portier est avec le Substitut, un Policier en civil et deux Agents. Au fond, par la porte ouverte, on voit passer des Etudiants qui entrent dans la cour de l'Université. La cloche cesse de sonner.*

LE PORTIER. — En faisant ma ronde, j'avais remarqué cette porte ouverte. Alors je suis entré dans la salle d'études...

Il se dirige vers la salle d'études. Les autres suivent.

Salle d'études de Faust.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Portier entre, suivi du Substitut et du Policier, dans la salle d'études où se tient Antoine.*

LE PORTIER. — Et j'ai vu le désordre...

LE SUBSTITUT. — Il y a eu lutte.

Le Policier se baisse.

GROS PLAN. — *A terre, des lunettes que le Policier ramasse.*

PLAN MOYEN. — *Antoine reconnaît les lunettes.*

ANTOINE. — Ce sont les lunettes du professeur !

★

Amphithéâtre de l'Université.

ENSEMBLE. — *Dans l'amphithéâtre vide, le Recteur marche, entouré du Substitut et du Policier. Les agents suivent. Le Recteur fait un geste qui exprime sa stupéfaction.*

LE RECTEUR. — Il ne sortait jamais. Chaque nuit il se livrait à ses études ou à ses expériences. *(Pause.)* Entre nous, il était un peu bizarre. *(Il sourit.)* Il prétendait qu'il était possible de fabriquer de l'or !

Le Recteur rit de bon cœur.

★

Bureau du Procureur.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Substitut et le Policier sont debout auprès du Procureur, qui réfléchit.*

LE PROCUREUR. — De l'or...

LE SUBSTITUT. — Oui, monsieur le procureur. De l'or.

LE PROCUREUR, *frappé d'un éclair de génie.* — Voilà la raison du vol... ou du crime ! *(Il se lève comme s'il était au tribunal.)* Le jeune homme que l'on a vu s'introduire chez lui était attiré par cet or...

Une route dans la campagne.

ENSEMBLE. — *Un cortège de roulottes passe sur la route. En queue du convoi, Henri suit à pied.*

ENSEMBLE. — *La caravane, vue d'une hauteur, suivant les lacets de la route.*

DEMI-ENSEMBLE. — *De l'arrière de la dernière voiture Marguerite descend. Elle rejoint Henri, et tous deux marchent côte à côte jusqu'au moment où un buisson les cache à notre vue. Puis Marguerite et Henri (après un temps d'arrêt derrière le buisson) se mettent à courir pour rattraper la caravane qui s'éloigne sur la route.*

★

Une foire dans un village. Nuit.

PREMIER PLAN. — *Les chiens aboient.*

PREMIER PLAN. — *Marguerite et Henri auprès d'une roulotte. Leur tendre dialogue a visiblement été interrompu par les aboiements des chiens. Marguerite se dresse.*

MARGUERITE, *aux chiens.* — Taisez-vous !

HENRI, *souriant.* — Ils sont jaloux de moi !

MARGUERITE. — Non, mais ils ne te connaissent pas encore. Ils se demandent : « Qui est-il ? »

HENRI. — C'est à toi de leur répondre.

Marguerite reste un instant silencieuse, puis se tourne vers Henri.

MARGUERITE. — Qui es-tu ? Même à moi, tu ne l'as pas dit.

HENRI, *esquivant la question.* — Je ne le sais plus moi-même.

MARGUERITE. — Avant le soir où nous nous sommes rencontrés, que faisais-tu ?

HENRI. — Celui que j'étais avant de te connaître, je l'ai oublié.

PREMIER PLAN. — *Marguerite.*

MARGUERITE. — Et tu oublieras plus tard celui que tu es aujourd'hui. Et tu m'oublieras, moi aussi.

PREMIER PLAN. — *Henri rit et tend sa main gauche à Marguerite.*

HENRI. — C'est dans ma main que tu as vu cela ?

PREMIER PLAN. — *Marguerite et la main... Marguerite regarde la main d'Henri et change de visage.*

MARGUERITE. — Henri... *(Elle le regarde, puis regarde la main à nouveau.) Dans ta* main il y a une blessure, il y a du sang...

PLAN MOYEN. — *Marguerite et Henri. Henri regarde sa main et rit à nouveau.*

HENRI. — Une blessure... Regarde ! *(Il enlève de sa paume un brin d'herbe sèche qui y était collé.)* Un brin d'herbe sèche. C'est cela qui t'effraie ?

Il souffle sur le brin d'herbe, qui s'envole. Marguerite semble effrayée.

MARGUERITE. — Il me semble que je vais te perdre... Qu'on va te séparer de moi...

HENRI. — Je t'ai dit que j'étais l'homme le plus libre du monde. Qui pourrait m'enlever à toi ?

Il va pour la prendre dans ses bras. On entend la voix d'un Forain.

VOIX D'UN FORAIN. — Henri, ou es-tu ?

Au fond, le Forain apparaît dans l'ouverture de la tente.

LE FORAIN. — On t'attend ! Viens nous montrer ce que tu sais faire...

HENRI. — Vous allez voir !

Il sort rapidement.

DEMI-ENSEMBLE. — *Henri, courant, passe auprès de deux hommes qui le regardent. On reconnaît le Policier.*

LE POLICIER. — C'est lui.

Les deux hommes partent. On voit au fond le cirque et l'estrade devant laquelle la foule s'est amassée.

ENSEMBLE. — *L'entrée du petit cirque. C'est la parade. Les Forains et les animaux sont rangés sur l'estrade. Musique. Au premier plan, de dos, la foule des villageois. Soudain la musique s'arrête et Henri apparaît sur l'estrade.*

HENRI, *sur le ton du bonimenteur.* — Avant que vous ne soyez vivants, en un pays où vous n'irez jamais...

PREMIER PLAN. — *Henri discourant.*

HENRI. — ... Un philosophe que vous ne connaissez pas, Platon, enfermait les hommes dans une caverne afin de leur expliquer les secrets de la terre...

PREMIER PLAN. — *Un des Forains donne un coup de cymbales afin de ponctuer le discours d'Henri. Auprès de lui, Marguerite, radieuse.*

VOIX D'HENRI. — Plus tard, un autre homme que vous ne connaissez pas davantage, dans un autre pays où vous n'irez pas non plus...

ENSEMBLE. — *Henri face à la foule. Pendant qu'il parle deux hommes viennent se placer derrière les spectateurs.*

HENRI. — ... l'astronome Newton s'envolait parmi les étoiles pour expliquer aux hommes les secrets du ciel. Eh bien, le philosophe et l'astronome avaient tort. C'est un troisième savant qui vous le dit. Moi, Henri !

PREMIER PLAN. — *Henri discourant.*

HENRI. — Car il n'y a qu'un secret à connaître. C'est le secret de la jeunesse...

Coup de cymbales.

PREMIER PLAN. — *Marguerite qui sourit en écoutant Henri.*

VOIX D'HENRI. — ...C'est le secret du bonheur. C'est le secret de la joie...

Coup de cymbales.

ENSEMBLE. — *Henri face à la foule.*

HENRI. — ...Le secret du plaisir. Il vous sera révélé à l'intérieur. Entrez, mesdames et messieurs !

La musique reprend. Henri saute en bas de l'estrade et s'avance dans la foule qu'il invite à entrer.

PREMIER PLAN. — *Les deux policiers regardent Henri qui passe devant eux. Ils se placent de chaque côté de lui. Les Gendarmes suivent. Soudain, à un signal, ils s'emparent d'Henri et l'entraînent. On continue d'entendre la musique de la parade.*

★

Une route. Nuit.

ENSEMBLE. — *Une voiture à chevaux passe à toute vitesse sur la route.*

Intérieur de la voiture.

PREMIER PLAN. — *Le Policier et le Gendarme somnolent. On entend le rire déjà entendu par le vieux Faust. Henri ouvre un œil. Il n'entend plus rien et est prêt à s'endormir quand le rire se fait entendre à nouveau. Henri sursaute, ce qui réveille ses gardiens.*

HENRI. — Qui a ri ? (*Il se tourne à droite et à gauche.*) C'est vous qui avez ri ?

Le Policier et le Gendarme se regardent. Haussement d'épaules. Ils se rendorment. Henri, les yeux fixes, commence à comprendre. Il a reconnu le rire de Méphisto.

★

Bureau du Procureur. Jour.

PREMIER PLAN. — Le Cabaretier et Antoine devant une fenêtre.

LE CABARETIER. — C'est lui !

ANTOINE. — C'est bien lui !

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Procureur est auprès d'Henri, que le Policier tient par le bras. Le Procureur fait un signe. Un secrétaire emmène Antoine et le Cabaretier. Le Procureur se penche vers Henri.*

LE PROCUREUR, *à Henri.* — On vous a vu prenant de l'argent chez le professeur Faust. (*Henri va pour répondre, mais s'arrête : toute réponse est impossible. Le Procureur, doucement :*) Et depuis ce moment-là le professeur Faust n'a été vu par âme qui vive. (*Même jeu d'Henri. Le Procureur, tonnant :*) Qu'avez-vous fait du corps ?

HENRI. — Quel corps ?

LE PROCUREUR. — Celui du professeur Faust !

Henri va pour répondre. Il désigne d'un geste son propre corps, mais ne trouve rien à dire.

Salle d'études de Faust.

PLAN MOYEN. — *Le Procureur devant les cornues brisées de la salle d'études.*

LE PROCUREUR. — Je vais vous le dire, moi ! Car votre crime, je le connais comme si je l'avais fait... (*On voit toute la salle d'études, où se trouvent Henri, les gardes, le greffier et Antoine. Le Procureur continue, s'adressant à Henri :*) Vous avez tué ce vieillard après une lutte sauvage dont tout porte ici les traces. Et le corps... (*Le Procureur ouvre la porte du four d'alchimiste, d'un geste dramatique.*) ... vous l'avez brûlé ici même, dans ce four !

Entrée de l'Université. Jour.

ENSEMBLE. — *Une foule d'étudiants et de passants assiste à la sortie d'Henri. Des cris hostiles retentissent : « A mort ! » Henri monte dans une voiture, escorté par les gardes. On se presse autour de la voiture.*

★

Cellule de prison. Nuit.

PLAN MOYEN. — *La cellule vue à travers les barreaux de la fenêtre. Henri se promène de long en large en donnant de furieux coups de pied dans la porte et les murs. Soudain il s'arrête.*

PREMIER PLAN. — *Henri qui écoute. On entend un rire. Henri comprend d'où vient ce rire.*

HENRI. — Oui, Méphistophélès... Tu ris. Mais rira bien qui rira le dernier.

★

Salle du tribunal. Nuit.

PREMIER PLAN. — *C'est la fin du procès. La salle est éclairée par des lampes. Le Procureur, debout, parle.*

LE PROCUREUR. — Messieurs, j'en ai terminé. Tout démontre la culpabilité de cet homme... Il nous a toujours annoncé...

PLAN D'ENSEMBLE. — *La salle du tribunal.*

LE PROCUREUR. — ... une révélation qui prouverait son innocence. Mais cette révélation nous l'attendons encore. Et si nous nous représentons la perte que ce royaume a subie...

PREMIER PLAN. — *Henri au banc des accusés, entouré de gardes. Il semble très sûr de lui.*

VOIX DU PROCUREUR. — ... en la personne du professeur Faust, ce savant éminent, je dirai mieux : ce grand homme, cette lumière de notre époque...

PLAN MOYEN. — *Dans le public, Antoine pleure.*

VOIX DU PROCUREUR. — ... qui s'est brusquement éteinte, nous laissant dans les ténèbres du deuil et de l'affliction...

PREMIER PLAN. — *Henri souriant.*

VOIX DU PROCUREUR. — ... notre soif de justice réclame pour son assassin le seul châtiment qui convienne à l'horreur de son crime : la mort !

Henri cesse de sourire et veut se lever. Les gardes le font rasseoir brutalement.

PREMIER PLAN. — *Le Président.*

LE PRÉSIDENT. — Accusé, avez-vous une déclaration à faire ?

PREMIER PLAN. — *Henri à son banc.*

HENRI. — Oh ! oui. Une déclaration que j'ai hésité à faire... *(Il lève les yeux au ciel et, martelant ses mots :)* ... jusqu'au dernier moment. *(Il regarde en parlant de tous côtés.)* Mais à présent je ne peux plus attendre.

ENSEMBLE. — *Henri continue de parler.*

HENRI. — Monsieur le Procureur vous l'a dit. Personne ne sait qui je suis. Personne ne connaît mon nom. Cela ne vous semble-t-il pas étrange ?

PREMIER PLAN. — *Henri à son banc.*

HENRI. — On m'a vu dans la maison du professeur Faust. J'y prenais de l'argent... C'est exact. Mais cet argent, cette maison, je pouvais en disposer à mon gré...

ENSEMBLE. — *Le Président interrompt Henri.*

LE PRÉSIDENT. — Voulez-vous dire que le professeur Faust vous y autorisait ?

HENRI. — J'étais son meilleur ami.

Le Procureur se lève.

LE PROCUREUR. — Il n'est pas ici pour dire le contraire.

PREMIER PLAN. — *Henri.*

HENRI. — C'est ce qui vous trompe. Le moment est venu d'exposer publiquement l'infernale — je dis bien l'infernale — machination qui m'a conduit ici. *(A l'intention de Méphisto :)* Et rira bien qui rira le dernier ! *(Au Président :)* Vous voulez savoir ce qu'il est advenu du professeur Faust, je vais vous le dire. Aussi incroyable que cela paraisse, le professeur Faust est vivant. *(Il ouvre les bras.)* Le voici !

Henri, satisfait de l'impression produite, sourit. Il va reprendre la parole quand un cri retentit dans le public.

PREMIER PLAN. — *C'est Antoine qui s'est levé et crie frénétiquement en pointant son doigt dans la direction de la porte.*

PLAN D'ENSEMBLE. — *Tout le public s'est levé et regarde vers la porte où des spectateurs s'agitent autour d'un arrivant qu'ils accompagnent jusqu'au pied du tribunal. Cet arrivant n'est autre que le professeur Faust lui-même. (Mais nous savons que c'est Méphisto qui en a pris l'apparence. Et, pour simplifier, nous appellerons Méphisto : le Professeur.)*

PREMIER PLAN. — *Le Président agite sa sonnette afin d'obtenir le silence.*

LE PRÉSIDENT. — Mais, monsieur le professeur, où étiez-vous ?

PREMIER PLAN. — *Le Professeur à la barre.*

LE PROFESSEUR. — En voyage, monsieur le président. Loin d'ici, très loin...

Il se tourne vers Henri en clignant de l'œil.

PREMIER PLAN. — *Henri. Il va pour parler. Mais il comprend qu'il ne peut rien dire. Les gardes lui serrent la main. Il se laisse faire sans trouver la force de réagir.*

★

La grille de la prison. Nuit.

DEMI-ENSEMBLE. — *La grille s'ouvre. Henri sort. A côté de lui, la portière d'une voiture s'ouvre. Henri monte dans la voiture qui part aussitôt.*

PREMIER PLAN. — *Dans la voiture, Henri et le Professeur côte à côte. Le Professeur a les yeux clos comme s'il dormait.*

LE PROFESSEUR. — Tu pourrais dire merci.

HENRI. — Je ne t'ai pas appelé. Pourquoi es-tu revenu ?

LE PROFESSEUR. — Nous n'aimons pas beaucoup que l'on parle de nos petites affaires en public.

HENRI. — Tu voulais me forcer un peu la main, n'est-ce pas ? M'obliger à te vendre mon âme pour sauver ma vie ?

LE PROFESSEUR, *riant.* — On ne t'effraie pas si facilement. Ton âme est bien trempée. Elle n'en a que plus de prix pour nous...

★

L'entrée de l'Université. Nuit.

PLAN MOYEN. — *Henri et le Professeur marchent côte à côte sous la voûte, se dirigeant vers l'appartement de Faust. Le Professeur tient Henri par le bras.*

LE PROFESSEUR. — Tu m'as vaincu, je le reconnais. A présent, te voilà libre de goûter les plaisirs de la jeunesse, cependant que moi, je suis condamné à soigner tes vieux rhumatismes. Sans rancune... *(Le Professeur monte seul les trois marches qui mènent à la porte d'entrée de l'appartement de Faust. La porte s'ouvre.)* Mais si, un jour, tu as besoin de mes services... Tu sais où j'habite...

Il entre brusquement.

PREMIER PLAN. — *Henri, stupéfait. Il comprend que le Professeur a véritablement pris sa place. On entend la voix de ce dernier.*

VOIX DU PROFESSEUR. — Bonsoir, Antoine.

VOIX D'ANTOINE. — Bonsoir, monsieur le professeur.

La lumière qui venait de la porte s'efface. On entend le bruit de la porte qui se ferme. Henri se dirige vers la sortie et se trouve face à face avec le Recteur qui entre. Le Recteur, effrayé, évite Henri.

HENRI. — Monsieur le recteur !

Le Recteur se tourne vers Henri.

LE RECTEUR. — Jeune homme ?

Au fond, le Portier a ouvert sa porte et écoute. Henri s'approche du Recteur.

HENRI, *montrant la porte.* — Méfiez-vous. Cet homme n'est pas le professeur Faust...

PREMIER PLAN. — *Le Recteur regarde Henri avec étonnement et frayeur.*

PREMIER PLAN. — *Henri rit du visage du Recteur.*

HENRI. — Et si vous voulez tout savoir, le professeur Faust, c'est moi !

Pendant ce temps le Portier s'est approché d'Henri, qu'il prend par le bras.

LE RECTEUR. — Emmenez-le ! Chassez-le ! C'est un fou !

Le Recteur et le Portier poussent Henri vers la grille, malgré ses protestations.

Extérieur de l'Université. Nuit.

DEMI-ENSEMBLE. — *Henri est projeté hors de la grille. Il va pour parler, mais il voit un agent qui s'avance vers lui. Henri s'entend appeler.*

VOIX DU PROFESSEUR. — Henri !

Extérieur maison de Faust. Nuit.

PREMIER PLAN. — *Par la fenêtre ouverte, le Professeur se penche au dehors. Henri s'approche de la fenêtre.*

LE PROFESSEUR, *à voix haute.* — Henri ! *(A voix basse :)* Où allez-vous coucher, mon pauvre ami ? Vous n'y avez pas pensé. *(Indulgent :)* La jeunesse a de ces insouciances... Tenez, je ne puis pas vous donner de l'or. Je n'en fabrique pas. *(Il rit :)* Mais voici un peu d'argent.

Il lui jette quelques pièces de monnaie...

GROS PLAN. — *... qui tombent aux pieds d'Henri et roulent jusqu'à une grille d'égoût où elles disparaissent.*

PLAN MOYEN. — *Le Professeur à la fenêtre et Henri de dos.*

LE PROFESSEUR. — Ne me remerciez pas ! Vous savez que je suis toujours prêt à vous aider...

Il ferme la fenêtre.

Salle d'études de Faust. Nuit.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Professeur auprès de la fenêtre. Antoine est auprès de lui.*

ANTOINE. — Monsieur le professeur est trop bon.

LE PROFESSEUR. — Je le sais, Antoine. C'est mon défaut.

ANTOINE. — Le dîner est servi, monsieur le professeur.

LE PROFESSEUR. — Le dîner ! Quelle bonne idée ! Je n'y pensais pas...

Bondissant, tout différent du vieux Faust qu'Antoine a servi si longtemps, le Professeur court vers l'antichambre...

DEMI-ENSEMBLE. — *...qu'il traverse en fredonnant un air léger. Antoine le suit, stupéfait.*

Salle à manger de Faust.

PLAN MOYEN. — *Le Professeur entre dans la salle à manger en continuant de fredonner. Il inspecte les lieux comme un nouveau venu. Il s'approche d'un mur et regarde un tableau...*

PREMIER PLAN. — *... qui représente une table abondamment servie : gibier, crustacés, pâtisserie, etc...*

PLAN MOYEN. — *... et s'installe à table gaîment. Antoine entre et va vers une desserte. Il y prend un plat et une carafe.*

ANTOINE. — Comme Monsieur a changé depuis son voyage !

Le Professeur, souriant.

LE PROFESSEUR. — En bien ou en mal ?

ANTOINE, *hors champ.* — En bien, naturellement...

La main d'Antoine dépose devant le Professeur le plat qui contient un maigre poisson, puis remplit d'eau la carafe. Le Professeur cesse de sourire. Il regarde...

GROS PLAN. — *...au mur le tableau appétissant.*

PLAN MOYEN. — *Le Professeur et Antoine.*

LE PROFESSEUR. — Et le vin ?

ANTOINE. — Monsieur boit du vin, maintenant ?

LE PROFESSEUR. — Je veux du vin, et du meilleur. Et depuis le temps que j'entends parler de choses nommées foie gras, langouste, poularde truffée et champignons à la crème, j'aimerais en connaître le goût, vous entendez ? Antoine, la vie est courte, profitons-en !

★

Toits de l'Université. Jour.

PLAN MOYEN. — *La cloche de l'Université sonne.*

Chambre de Faust.

PLAN MOYEN. — *Le jour filtre dans la chambre. On entend la cloche. Dans le grand lit, on voit la*

tête barbue et ébouriffée du Professeur qui dort. La cloche, visiblement, gêne son sommeil, car il se retourne et place l'oreiller sur sa tête. La cloche cesse de sonner et l'on entend frapper.

PLAN MOYEN. — *La porte de la chambre s'ouvre, livrant passage à Antoine.*

ANTOINE. — Monsieur le professeur... (*Il s'approche du lit, inquiet. Plus fort :*) Monsieur le professeur. (*Le Professeur, qui ne veut pas s'éveiller, se tourne encore dans son lit. Antoine s'approche de lui et le secoue, criant :*) Monsieur le professeur.

Le Professeur se dresse brusquement, ne sachant pas où il est.

LE PROFESSEUR. — Hein ? Quoi ? (*Il voit Antoine*). Qui êtes-vous ?

ANTOINE. — C'est moi... Antoine... (*Le Professeur reprend un peu ses esprits, mais constate avec surprise qu'il a de la barbe au menton. Puis tout s'éclaire pour lui.*) Enfin, Monsieur a retrouvé le sommeil !

LE PROFESSEUR, *rêveur.* — Le sommeil... Comme les hommes ont de la chance ! Ce qu'ils appellent le paradis, c'est peut-être tout simplement le sommeil...

ANTOINE. — Il y longtemps, n'est-ce pas, que vous n'aviez pas si bien dormi ?

LE PROFESSEUR, *après un regard triste à Antoine.* — N'en parlons pas.

ANTOINE. — Monsieur le recteur est déjà venu. Et il y a une voiture qui vous attend devant la porte.

Il sort. Le Professeur se lève en chantonnant. Vêtu d'une longue chemise qu'il regarde avec curiosité, il traverse la chambre et s'arrête devant un miroir qui lui présente son image.

PREMIER PLAN. — *Le Professeur devant son image. Il caresse sa barbe et ses cheveux en désordre.*

LE PROFESSEUR, *à son image.* — Bonjour, monsieur le professeur Faust !

Et il rit.

★

Antichambre de Faust.

PLAN MOYEN. — *Le Recteur saluant aimablement. Derrière lui l'envoyé du prince.*

LE RECTEUR. — Bonjour, monsieur le professeur Faust !

LE PROFESSEUR, *descendant l'escalier.* — Bonjour, bonjour, monsieur le recteur...

LE RECTEUR. — Je vous dirai plus tard la joie qu'a éprouvée l'Université à la nouvelle de votre retour... Mais je ne veux pas faire attendre le prince.

LE PROFESSEUR. — Le prince ?

L'ENVOYÉ, *s'avançant.* — Le prince désire vous voir aussitôt, monsieur le professeur. Une voiture est là...

LE PROFESSEUR. — Partons, je suis aux ordres du prince. (*Il chantonne :*) ... aux ordres du prince.

Il part vers la porte d'entrée qu'il ouvre.

VOIX D'ANTOINE. — Monsieur le professeur !

Antoine qui accourt, des lunettes en main.

ANTOINE. — Monsieur oublie ses lunettes !

Antoine rejoint le Professeur.

LE PROFESSEUR. — Mes lunettes ? C'est vrai. Mes lunettes... Je n'y pensais pas.

Il les ajuste et sort.

Entrée de l'Université.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Recteur, le Professeur et l'Envoyé sortent. Des Etudiants qui passent les saluent. D'autres Etudiants poussent des cris et entourent le Professeur.*

LE PROFESSEUR. — Merci, mes amis. Je suis très touché. Il faudra venir me voir, bavarder avec moi, me traiter en camarade...

Il part, laissant les Etudiants stupéfaits. Il prend l'Envoyé du Prince par le bras et s'avance avec lui vers la place.

LE PROFESSEUR, *à l'Envoyé.* — J'aime beaucoup donner des conseils à la jeunesse...

★

Cour du château.

ENSEMBLE. — *Un carrosse franchit la grille du château et s'arrête dans la cour.*

Antichambre du Prince.

ENSEMBLE. — *Une jolie femme passe et croise le Profeseur et l'Envoyé. Le Professeur se retourne et sourit. Caressant son menton, il y trouve sa barbe, dont le contact le rappelle au sérieux de son rôle. Au fond, la porte du cabinet de travail du Prince est ouverte par un Chambellan.*

Cabinet du Prince.

PLAN MOYEN. — *Contre-champ. Le Chambellan annonce le Professeur.*

LE CHAMBELLAN. — Monsieur le professeur Faust !

Le Professeur s'entendant nommer se hâte vers la porte au seuil de laquelle il s'arrête. La porte se ferme derrière lui.

PREMIER PLAN. — *Le Prince relève la tête.*

LE PRINCE. — Asseyez-vous, monsieur le professeur. Je vois que les voyages vous réussissent. Vous avez fort bonne mine. Vous semblez un tout autre homme.

PREMIER PLAN. — *Le Professeur s'assied, souriant.*

LE PROFESSEUR. — Je me sens tout autre, monseigneur, tout autre, en effet.

PLAN MOYEN. — *Le Prince et le Professeur.*

LE PRINCE, *subitement grave.* — Je veux croire que votre disparition, ce voyage mystérieux, ce retour imprévu avaient quelque rapport avec... *(Confidentiellement :)* ... votre travail ?

LE PROFESSEUR. — Votre Altesse a vu juste. J'ai beaucoup travaillé ces temps derniers.

LE PRINCE. — Et peut-on connaître le résultat de ces travaux ?

LE PROFESSEUR. — J'ai bon espoir de réussir ce que j'ai entrepris.

LE PRINCE. — Vous seul pouvez nous sauver, professeur ! La situation de l'État s'est encore aggravée. Le trésor est vide. Vous avez vu avec quoi nous payons ? Du papier !

Le Prince montre des liasses de billets de banque entassés sur son bureau. Le Professeur ôte ses lunettes qu'il pose sur le bureau du Prince et examine les billets.

LE PROFESSEUR. — Bonne idée, monseigneur.

LE PRINCE, *secouant la tête.* — Mais bientôt ce papier n'aura plus aucune valeur. *(Solennel :)* Il nous faut de l'or. Au travail, professeur Faust !

Un chantier dans une rue.

PLAN MOYEN. — *Henri, dans une tranchée où il travaille à des terrassements, au milieu d'une rue. Au fond, d'autres terrassiers. Henri, avec une pelle, jette sur un talus la terre qui se trouve au fond de la tranchée. Ses reins le font souffrir. Il regarde les ampoules de ses mains. Un Contremaître apparaît sur le talus.*

LE CONTREMAITRE. — Alors, tu es fatigué ? Tu as déjà travaillé souvent, toi ?

HENRI. — Toute ma vie.

LE CONTREMAITRE. — A quoi ?

Henri renonce à répondre et recommence à travailler. Le Contremaître hausse les épaules avec mépris. Au fond apparaissent deux gardes à cheval précédant un carrosse.

ENSEMBLE. — *La rue est barrée par un camion où l'on charge la terre. Les Cavaliers s'arrêtent devant le camion. Un des Cavaliers s'approche du Contremaître.*

LE CAVALIER. — Faites de la place ! Laissez passer la princesse !...

Le Contremaître, soudain respectueux, se tourne vers les conducteurs du camion et répète les ordres du Cavalier. Le camion commence à manœuvrer. Au fond, Henri est sorti de la tranchée et s'est approché du carrosse.

PREMIER PLAN. — *A la portière du carrosse, la Princesse, une jolie femme parée comme une Princesse de conte de fées, regarde au dehors.*

PREMIER PLAN. — *Henri troublé par cette apparition qui semble venir d'un autre monde. Il sourit.*

PREMIER PLAN. — *La Princesse voit le sourire d'Henri et détourne la tête d'un air hautain. Elle s'impatiente.*

LA PRINCESSE. — Eh bien ? Que fait-on ? Dépêchons-nous !

DEMI-ENSEMBLE *de la scène.*

LE CAVALIER, *répétant.* — Dépêchons-nous !

LE CONTREMAITRE, *répétant.* — Dépêchons-nous ! *(Il passe à côté d'Henri et le bouscule.)* Retourne à ton travail, toi !

Il le pousse et Henri, surpris, tombe à la renverse dans la tranchée où il disparaît. Le carrosse se met en marche.

PREMIER PLAN. — *Une des roues du carrosse passe dans une flaque de boue...*

PREMIER PLAN. — *... dont un jet atteint Henri au visage. Il s'essuie le visage.*

LA VOIX DU CONTREMAITRE. — Allez ! Au travail ! Qu'est-ce que vous attendez ?

PLAN MOYEN. — *Henri se remet au travail et donne un coup de pelle si violent que la pelle se casse. On entend des rires.*

Cabinet du Prince.

PLAN MOYEN. — *Le Prince est debout et accompagne le Professeur vers la porte. Le Professeur rit.*

LE PROFESSEUR. — Je sens, monseigneur, que le moment approche. Bientôt vous aurez de l'or.

LE PRINCE. — Dieu vous entende !

LE PROFESSEUR. — Vous dites ?

LE PRINCE. — Dieu vous entende ! *(Le Professeur éclate de rire. Le Prince, un peu surpris :)* Je ne vous reconnais pas, professeur Faust ! Autrefois, vous étiez inquiet, vous aviez des craintes bizarres...

LE PROFESSEUR. — Qu'est-ce que je craignais ?

LE PRINCE. — Vous craigniez que faire de l'or fût une entreprise de caractère... comment dirai-je... diabolique !

LE PROFESSEUR. — Vraiment ? Vous croyez au diable ? *(Le Prince regarde le Professeur avec inquiétude.)* Le diable ! Entre nous, nous savons bien qu'il n'existe pas. Mais, chut ! il ne faut pas le dire...

Antichambre.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Professeur s'avance en chantonnant :* « J'oubliais... j'oubliais mes lunettes... » *Il quitte le champ. Des Courtisans se retournent sur son passage, surpris de sa gaîté.*

Sortie du chantier. Jour.

PLAN MOYEN. — *Les terrassiers défilent devant le Contremaître, qui leur donne, en papier, leur*

journée de paie. Henri est parmi eux. Quand vient son tour, le Contremaître le regarde et, tirant de dessous la table devant laquelle il est assis les deux tronçons de la pelle brisée, les jette devant lui.

LE CONTREMAITRE. — Emporte ça ! Et file !

HENRI. — Et mon argent ?

LE CONTREMAITRE. — Tu voudrais de l'argent en plus ? Faudrait d'abord que tu saches travailler ! Et que je ne te revoie plus ici !

HENRI. — Vous êtes un voleur ! Payez-moi !

LE CONTREMAITRE. — Je vais te payer !

Il se lève et, prenant Henri par le col, lève le poing sur lui. Tous deux disparaissent derrière les terrassiers, qui s'amusent du spectacle. Eclats de rire.

DEMI-ENSEMBLE. — *La palissade qui ferme le chantier. Par l'ouverture Henri est projeté au dehors et s'affale sur le pavé.*

PREMIER PLAN. — *Henri sur le pavé. Il redresse la tête avec une expression de fureur. Auprès de lui un homme s'arrête dont on ne voit que les jambes. L'homme se penche et aide Henri à se remettre debout. L'homme, c'est le Professeur.*

LE PROFESSEUR, *aimablement.* — Tu m'as appelé ?

Henri le reconnaît et se détache brusquement de lui.

HENRI. — Non !

LE PROFESSEUR. — J'avais cru entendre ton appel... Excuse-moi.

Il salue gracieusement et part. Henri le suit des yeux et part d'un autre côté.

★

Grand'Place. Nuit.

DEMI-ENSEMBLE. — *Henri marche mélancoliquement. Il s'arrête dans la lumière qui vient d'une fenêtre.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Henri, de dos devant la fenêtre, se hausse afin de voir l'intérieur de la pièce où le Professeur s'affaire entouré de fioles, de cornues et d'objets étranges.*

PLAN MOYEN. — *Le Professeur auprès du four d'alchimiste. Il tire une pelle rougie du feu et examine de petits lingots de métal fumant qu'il prend avec ses doigts sans en paraître gêné. Visiblement, il sait que Henri, derrière lui, le surveille.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Henri continue de regarder. Au fond, le Professeur apparaît, se penchant par une autre fenêtre.*

LE PROFESSEUR. — Hé, jeune homme !

Henri voit le Professeur et descend de la fenêtre.

PREMIER PLAN. — *Le Professeur, souriant*

LE PROFESSEUR. — Pourquoi n'entrez-vous pas ? Vous n'avez qu'un mot à dire...

PREMIER PLAN. — *Henri, surpris, fait un pas vers le Professeur. Puis il se détourne brusquement et s'enfuit.*

★

La berge d'une rivière. Nuit. Légère brume.

DEMI-ENSEMBLE. — *Henri, vu de loin dans la brume, se retourne comme pour s'assurer qu'il n'est pas suivi, puis il continue d'avancer. Il passe auprès des vitres éclairées et borgnes d'un cabaret d'où vient le bruit d'une triste musique. Il s'arrête, voit quelque chose à terre, se penche.*

GROS PLAN. — *Sur le sol, une pièce de monnaie que la main d'Henri ramasse.*

PREMIER PLAN. — *Henri fait sauter la pièce dans sa main avec une expression de joie, puis entre dans le cabaret. A travers les carreaux de la porte on le voit aller vers une table...*

Intérieur cabaret. Nuit.

PLAN MOYEN. — *Quelques clients sordidement vêtus. Henri prend une bouteille et se verse un verre qu'il avale d'un trait avec une grimace. Le Patron survient derrière lui. Henri prend un pâté, une assiette et la bouteille...*

PLAN MOYEN. — *... et va s'asseoir à une autre table. Le Patron le suit.*

LE PATRON. — Hé là ! On ne se sert pas tout seul ici !

HENRI. — Servez-moi !

LE PATRON. — On paie d'avance ! *(Henri se met à rire. Il sort de sa poche la pièce qu'il vient de trouver et la pose sur table. Puis il se verse à boire.)* De l'or ! *(Le Patron prend à témoin les autres consommateurs qui s'assemblent autour de lui :)* Une pièce d'or ! *(Il prend la pièce et l'examine.)* J'avais oublié que ça existait ! *(A Henri :)* Où as-tu pris ça ?

HENRI. — C'est un don du ciel... *(Il reprend la pièce qu'il garde dans son poing fermé.)* Vous n'en voulez pas ?

LE PATRON. — Si, si ! Donne-la, qu'on voie si elle est bonne.

HENRI. — Voyez ! voyez !

Il desserre son poing et voit...

GROS PLAN. — *... l'intérieur de sa main où ne se trouve plus qu'un peu de sable. De sa main penchée du sable s'écoule sur la table.*

PLAN MOYEN. — *Le Patron, Henri et les consommateurs.*

LE PATRON. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

Un des consommateurs pose son doigt sur le sable.

L'HOMME. — C'est du sable.

Tous les assistants éclatent de rire, sauf le Patron.

LE PATRON. — Dis donc ! si tu veux faire le magicien avec moi, tu vas avoir des ennuis...

PREMIER PLAN. — *Henri, consterné, regarde le sable. Il vient de comprendre... Sans doute le Professeur n'est pas loin. Il se retourne lentement et, au même moment, un client, qui était assis de dos derrière lui, se retourne également. Bien entendu, c'est le Professeur, qui salue poliment.*

LE PROFESSEUR. — Bonsoir.

PLAN MOYEN. — *Le Patron revient à ce moment, porteur d'un solide gourdin. Le Professeur l'arrête d'un geste en lui tendant des billets.*

LE PROFESSEUR. — Ne vous inquiétez pas. Monsieur est mon invité. *(Le Patron prend les billets qu'il examine. Il n'est pas rassuré. Il s'éloigne du Professeur et d'Henri, ainsi que les autres consommateurs, qui se sentent mal à l'aise. Le Professeur, aimablement à tout le monde :)* Oublions cela ! Amusons-nous. La vie est courte !

La musique recommence. Chacun reprend sa place.

PREMIER PLAN. — *Le Professeur et Henri. Ils sont dos à dos, mais le Professeur, en se penchant, peut parler à l'oreille d'Henri.*

LE PROFESSEUR. — Vois-tu, je ne suis pas très fort en alchimie. Je fabrique de l'or et il tourne en sable aussitôt. *(Il rit, prend son verre et se penche à nouveau vers Henri.)* A ta santé !

Henri, furieux de l'ironie du Professeur, s'écarte de lui.

PLAN MOYEN. — *Henri, de face, prend la bouteille qui se trouve à sa portée et se lève. On croit qu'il va assommer le Professeur. Le Patron et deux clients interviennent. Le Professeur n'a pas bougé. Henri se rassied et se verse à boire. Le Professeur en fait autant, puis il se tourne vers Henri.*

PREMIER PLAN. — *Henri de face. Le Professeur se penche sur son épaule.*

LE PROFESSEUR. — Sais-tu que tu es beaucoup plus savant que moi ? J'ai lu tes travaux. Tu étais tout prêt de réussir le grand œuvre. Et qui peut faire de l'or peut tout faire. Buvons à la science éternelle ! *(Il lève son verre.)* As-tu peur de trinquer avec moi ?

HENRI. — Je n'ai peur ni de toi ni de ton maître. A ta santé !

Ils trinquent.

PREMIER PLAN. — *Le Professeur de face. Il caresse sa barbe et semble à la recherche d'une nouvelle idée. Henri se retourne et se penche vers lui.*

HENRI. — Je vois clair dans ton jeu. Tu vas me persécuter jusqu'au jour où je te vendrai mon âme, n'est-ce pas ? Eh bien, discutons le marché. Que me proposes-tu ?

Le visage du Professeur s'éclaire. Il entrevoit le succès de ses efforts.

LE PROFESSEUR, *très vite.* — Au lieu d'une longue vie misérable, une longue vie de félicités. Je t'aiderai à devenir l'homme le plus puissant, le plus riche...

HENRI. — Et si je n'accepte pas ?

LE PROFESSEUR, *tristement.* — Tu me mettrais dans un cruel embarras. Le véritable enfer existe sur la terre. C'est la misère, c'est la solitude, c'est la méchanceté des hommes...

HENRI. — Ainsi tu crois me tenir ! Mais tu oublies qu'il est un moyen d'échapper à ta contrainte...

LE PROFESSEUR, *intéressé.* — Lequel ?

DEMI-ENSEMBLE. — *Henri se lève. Le Professeur se lève aussi. Henri sort rapidement suivi par le Professeur.*

La berge d'une rivière. Nuit. Brume plus épaisse.

PLAN D'ENSEMBLE. — *Henri s'avance vers le bord de la rivière. Le professeur le suit de loin. Le pied d'Henri pousse une grosse pierre...*

PREMIER PLAN. — *... qui tombe dans l'eau noire et disparaît.*

PLAN MOYEN. — *Henri et le Professeur, qui l'a rejoint.*

HENRI. — Je n'ai qu'à suivre cette pierre.

LE PROFESSEUR, *qui croit avoir gagné.* — Pourquoi ne le fais-tu pas ?

Henri le regarde, comprend ce que pense le Professeur et éclate de rire.

HENRI. — Ainsi tu obtiendrais mon âme à bon compte ? Non, mon cher démon, ce serait te rendre la tâche trop aisée. Tu feras ce que tu voudras, mais j'accepterai mon sort sans faiblir.

Henri part. Le Professeur le suit du regard.

LE PROFESSEUR. — J'ai bien cru que j'avais gagné. Et voilà qu'il m'échappe encore. Grand Lucifer, inspire-moi ! *(Des lumières semblent courir dans le brouillard derrière le Professeur, qui attend, comme en extase, la réponse de Lucifer, que naturellement nous n'entendons pas. A Lucifer, invisible :)* Je ne suis qu'un démon de deuxième classe, tu le sais bien... Je fais ce que je peux... Mais cette âme-là n'est pas commode à saisir. On ne sait par quel bout la prendre... *(Il écoute.)* Oui... C'est cela... Génial Lucifer, toi seul as des idées pareilles... Je vais essayer. *(Tristement :)* Quel métier !

Il part dans la brume.

L'entrée d'un abri.

DEMI-ENSEMBLE. — *On ne voit que du brouillard, puis la silhouette d'Henri qui s'arrête à l'entrée d'une voûte formée de vieux murs vaguement éclairés par une lumière venant de l'extérieur. Henri pourrait coucher ici. Il y a de la paille par terre. Un vagabond a couché là avant lui sans doute. Henri s'allonge à terre.*

PREMIER PLAN. — *Il ferme les yeux afin de dormir, mais soudain se soulève et fait des gestes désordonnés comme s'il chassait quelque chose.*

PREMIER PLAN. — *Un coin de mur. Deux rats s'enfuient.*

PLAN MOYEN. — *Henri se met debout et chasse les rats. Ce faisant, il sort de l'abri où il se trouvait.*

Une place. Nuit.

PLAN MOYEN. — *Henri marche sur une place déserte. On entend la voix du Professeur qui l'appelle :* « Henri ! » *Henri s'arrête. Le Professeur le rejoint et marche à côté de lui.*

LE PROFESSEUR. — Pardonne-moi ! J'ai voulu faire du zèle, et je m'en repens. Faisons la paix. Je t'offre mon amitié.

HENRI. — Je connais la valeur de tes offres ! Laisse-moi...

LE PROFESSEUR. — Te laisser ? A cette existence misérable ! Je veux réparer mes torts envers toi.

PREMIER PLAN. — *Le Professeur.*

LE PROFESSEUR. — Mets-moi à l'épreuve ! Je ne te demande rien d'autre que la faveur de t'assister dans tes travaux. Tu voulais connaître les grands secrets de la nature ? Je t'aiderai à les découvrir... *(Henri s'est remis en marche. Le Professeur le suit.)* Tu voulais faire de l'or ? Cette nuit même, je te promets, tu réussiras.

Ils partent dans la brume.

★

Salle d'études de Faust.

PREMIER PLAN. — *Fumée, puis, à travers un amas de tubes et de cornues, le visage d'Henri apparaît, penché sur le foyer du four. Il semble ébloui par ce qu'il voit, et se tourne vers le Professeur, qui apparaît à son côté.*

LE PROFESSEUR. — Ai-je tenu parole ? Tu ne t'es engagé à rien, et pourtant, vois comme tout devient facile ! Elle est là, devant toi, cette découverte à laquelle tu rêvais depuis tant d'années.

La fumée monte.

Cheminée et toit.

PREMIER PLAN. — *La cheminée de la maison de Faust, d'où la fumée continue de sortir. Puis le ciel s'éclaire. La fumée disparaît. Un rayon de soleil touche la cheminée.*

Salle d'études de Faust. Jour.

PLAN MOYEN. — *Par la fenêtre, la lumière du jour éclaire un tas de pièces d'or sur lequel la main du Professeur jette d'autres pièces. Le Professeur retourne vers le four auprès duquel il prend une dernière poignée de pièces. Il revient devant la table en sifflotant.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Dans le fond, Antoine entre.*

ANTOINE. — Monsieur le Professeur est déjà levé ?

Le Professeur, à présent, entasse les pièces d'or dans une large bourse.

LE PROFESSEUR. — Je n'ai pas dormi, Antoine. Beaucoup travaillé. *(Il commence à chantonner, puis s'interrompt.)* D'ailleurs ma chambre était occupée par quelqu'un.

ANTOINE. — Par quelqu'un ?

LE PROFESSEUR. — Que vous connaissez, Antoine. *(Il se lève, toujours chantonnant.)* Quelqu'un que vous connaissez. Vous le traiterez comme il convient à un invité de marque.

Il sort, suivi d'Antoine.

Antichambre de Faust.

PLAN MOYEN. — *Le Professeur prend son chapeau.*

LE PROFESSEUR. — Laissez-le se reposer. Il l'a bien mérité !

ANTOINE. — Oui, monsieur le professeur. *(Au moment de sortir, le Professeur fouille dans sa bourse et donne une pièce d'or à Antoine.)* Une pièce d'or !

Le Professeur ouvre la porte d'entrée et sort en chantonnant.

Entrée de l'Université.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Professeur apparaît en haut des marches qui mènent à l'appartement. Des Etudiants qui passaient s'arrêtent en entendant la voix du Professeur.*

LE PROFESSEUR. — Bonjour, mes enfants. Vous voyez cette pièce d'or ? Elle appartiendra à celui qui la mérite le plus, c'est-à-dire au plus fort.

Il jette la pièce. Ruée des Etudiants. Le Professeur passe...

DEMI-ENSEMBLE. — *... et se dirige, vu de face, vers la Grand'Place. Un autre Professeur le croise et voit les Etudiants qui se battent.*

UN AUTRE PROFESSEUR. — Que signifie cette bataille ? Qu'est cela ?

LE PROFESSEUR. — C'est l'image de la vie, mon cher collègue.

Il donne une pièce d'or à son collègue et passe.

Grand'Place Université.

DEMI-ENSEMBLE. — *Devant l'Université une voiture attend. Le Cocher ouvre la portière au Professeur. Une Pauvresse traînant des enfants s'approche de la portière.*

LA PAUVRESSE. — La charité, mon bon monsieur...

Le Professeur se penche à la portière.

LE PROFESSEUR. — Ce serait un mauvais exemple pour ces petits. Quand on est pauvre, il faut travailler.

La voiture part. Le Professeur envoie un petit salut à la Pauvresse.

★

Escalier du palais.

DEMI-ENSEMBLE. — *Deux personnages importants descendent l'escalier. L'un d'eux s'arrête, se baisse et ramasse une pièce d'or.*

LE PREMIER PERSONNAGE. — Une pièce d'or.

L'autre regarde à terre.

L'AUTRE PERSONNAGE. — Une autre !

Ils se baissent tous deux ensemble. Au loin, le Professeur finit de gravir l'escalier. Il salue.

★

Cabinet du Prince.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Prince préside le Conseil privé. Les Ministres sont assis autour de la table. Le Professeur, de face et debout. Le Prince est haletant. Il se lève. Tout le monde se lève.*

LE PRINCE, *au Professeur.* — Et il serait possible de fabriquer cet or en quantité ?

LE PROFESSEUR. — Monseigneur, si Votre Altesse l'ordonne.

LE PRINCE. — Si je l'ordonne !

Il s'assied. Tous s'assoient.

UN MINISTRE, *se levant.* — Monseigneur, réfléchissez aux conséquences !

UN AUTRE. — Il n'y aurait plus de pauvres !

LE PRINCE. — Rassurez-vous, messieurs. Je m'occuperai moi-même de la distribution de l'or.

Il se lève. Tous l'imitent.

★

Entrée de l'Université.

DEMI-ENSEMBLE. — *L'entrée de l'Université vue de l'intérieur. Des gardes font une haie d'honneur. Au fond, un carrosse s'est arrêté. Le Prince et le Professeur en descendent. Le Prince marche rapidement vers l'appartement du Professeur. Quelques Ministres suivent. Musique de la garde.*

Salle d'études de Faust.

PREMIER PLAN. — *Les cornues et le four sur lesquels sont penchés le Prince et le Professeur. Derrière eux, les Ministres.*

LE PROFESSEUR. — Rien de plus facile pour qui connaît un peu l'alchimie. Une simple transmutation... Cet or est fait avec du sable.

Silence incrédule. Un Ministre s'avance.

LE MINISTRE. — Monsieur le professeur, qui peut croire à notre époque que du sable devient de l'or ?

LE PROFESSEUR. — Monsieur le ministre des Finances, vous faites bien croire à notre époque que du papier devient de l'argent !

Il rit.

LE PRINCE. — Monsieur le professeur, vous serez le plus grand homme que cet État ait jamais connu...

Le Professeur prend le Prince à part.

LE PROFESSEUR. — Monseigneur, ce n'est pas à moi qu'il faut attribuer le succès de cette découverte.

LE PRINCE. — A qui donc ?

LE PROFESSEUR. — A ce jeune homme dont on ne saurait trop récompenser les mérites...

Le Prince et les Ministres, suivant le geste du Professeur, se tournent vers...

DEMI-ENSEMBLE. — *...Henri, qu'on aperçoit, au fond, lisant et écrivant. Il est vêtu aussi pauvrement que la veille. Il se sent regardé, se lève, salue le Prince.*

PLAN MOYEN. — *Le Prince et le Professeur s'avancent vers Henri.*

LE PRINCE. — Ce jeune homme, dites-vous ?...

LE PROFESSEUR. — Je n'ai fait que l'aider de mon faible pouvoir.

LE PRINCE. — Quel est son nom ?

LE PROFESSEUR. — Sa naissance est un mystère. Le seul nom qu'on lui donne est Henri.

Le Prince se tourne vers Henri.

LE PRINCE. — En vous voyant, monsieur, permettez-moi de m'étonner. Y a-t-il longtemps que vous vous consacrez à ces recherches ?

PLAN MOYEN. — *Henri debout, face au Prince.*

HENRI. — Plus longtemps que je ne saurais le dire, monseigneur.

PLAN MOYEN. — *Le Prince et le Professeur.*

LE PRINCE, *au Professeur.* — Ne perdons pas un instant. Que vous faut-il pour faire de l'or ?

LE PROFESSEUR. — Un peu de sable et un peu de génie. *(Montrant Henri :)* Le génie est ici. Il ne nous faut plus que du sable...

★

Carrière de sable.

PREMIER PLAN. — *Un pic creuse dans une sablière. On charge le sable en sacs dans un camion.*

Intérieur de la manufacture.

PLAN MOYEN. — *Le contenu d'un sac de sable est versé dans une sorte d'entonnoir qui le conduit dans les tuyaux. Les machines qui apparaissent dans cette séquence sont décorées dans le genre des premières locomotives. Le Prince et Henri sortent, entourés du Ministre. Le Prince, après s'être penché sur l'entonnoir avec intérêt, suit Henri, qui sort. Le bruit est infernal.*

PLAN MOYEN. — *A travers des tubes et des mécanismes compliqués d'où s'échappe de la fumée on aperçoit le Prince et Henri qui entrent par une porte faite comme une porte de coffre-fort. Les Ministres suivent. Le Professeur se retourne et se lève en reconnaissant le Prince. Echange de paroles que le bruit des machines couvre. Le Professeur entraîne le Prince et sort avec lui par une autre porte.*

PLAN MOYEN. — *Le Professeur et le Prince entrent et s'approchent d'une sorte de réservoir autour duquel s'empressent des ouvriers. L'un d'eux manie un robinet géant.*

PREMIER PLAN. — *Le robinet est ouvert. Il en tombe des pièces d'or qu'un autre ouvrier recueille dans un sac. Quand le sac est plein, on ferme le robinet et on le rouvre afin de remplir un autre sac.*

PLAN MOYEN. — *Le sac plein est posé sur d'autres sacs qui sont chargés sur un chariot. Le chariot part.*

Grand escalier du château.

DEMI-ENSEMBLE. — *Une file de Valets, portant un sac dans chaque main, montent le grand escalier du château.*

Antichambre du Prince.

ENSEMBLE. — *La file traverse le grand antichambre. Le Prince, le Professeur et les Ministres regardent.*

PLAN MOYEN. — *Les Valets entrent dans une salle dont on voit, par la porte entrebâillée, les murs tapissés de sacs d'or. Près de la porte, un Comptable et le Grand Chambellan comptent les entrées.*

★

Grand salon du palais. Nuit.

PREMIER PLAN. — *Des pièces d'or étalées sur une table autour de laquelle sont assis des hauts dignitaires de la cour et le Prince, qui jouent aux cartes. Le Professeur passe derrière le Prince, à qui il indique une carte à jouer. Le Prince joue, gagne et ramasse tout l'enjeu. Le Professeur passe au milieu du grand salon dans lequel des courtisans sont assis autour d'autres tables de jeu.*

Intérieur cabaret, près de la rivière.

ENSEMBLE. — *Les quelques clients qui se trouvent dans le cabaret (tous misérables ou pauvrement vêtus) quittent leurs places et s'empressent autour du patron, qui vient de recevoir en paiement une pièce d'or. Le Patron mord la pièce, la fait tinter, puis son visage s'éclaire. La pièce est bonne.*

★

La salle à manger de Faust. Jour.

PLAN MOYEN. — *La porte de la salle à manger est ouverte par Antoine, un peu ahuri du changement que l'on va voir. Deux jolies Serveuses entrent portant des plats. On entend une musique de chambre allègre.*

ENSEMBLE. — *La salle à manger est beaucoup plus gaie à présent. La table est chargée de cristaux et de fleurs. Trois Musiciens, dans un coin de la pièce, jouent un air entraînant. Le Professeur et Henri sont face à face. Les jolies Serveuses s'approchent du Professeur, qui se sert.*

PLAN MOYEN. — *Le Professeur.*

LE PROFESSEUR, *se servant.* — Je te le demande, mon cher, de quoi se plaignent les hommes ? Ils peuvent manger. Ils peuvent boire. Ils peuvent... *(Coup d'œil à une des Serveuses, fort décolletée, qui se penche vers lui et qui se retire.)* ... sourire aux demoiselles. Ma parole, l'existence est des plus agréables.

PLAN MOYEN. — *Henri, près de qui une des Serveuses s'approche. Il jette à celle-ci un coup d'œil encore timide.*

HENRI. — Les agréments de l'existence ne m'avaient pas beaucoup occupé jusqu'à ce jour.

PLAN MOYEN. — *Le Professeur mangeant et buvant. Il rit.*

LE PROFESSEUR. — Hélas ! moi non plus... Mais ne trouves-tu pas que nous avons assez travaillé et qu'il serait temps de nous distraire ?

PLAN MOYEN. — *Henri entouré par les Serveuses.*

HENRI. — Ce que nous avons fait n'est rien auprès de ce qu'il me reste à faire.

VOIX DU PROFESSEUR. — Vraiment ?

HENRI. — Que m'importe l'or ? Ce que je veux, c'est la science, la connaissance, c'est... *(Une des Serveuses veut lui verser à boire. Henri refuse, mais ne peut s'empêcher de la regarder et s'interrompt.)* ... découvrir l'explication des grands secrets qui m'ont toujours tourmenté. *(L'autre Serveuse passe. Même jeu d'Henri, qui balbutie :)* Il y a tant de choses que je ne connais pas...

PLAN MOYEN. — *Le Professeur, verre en main, regarde Henri d'un œil amusé.*

LE PROFESSEUR. — En effet... Je bois à tes futures découvertes !

Il boit en clignant de l'œil.

★

Grand salon du palais. Nuit.

DEMI-ENSEMBLE. — *La musique de chambre s'est transformée en un air de quadrille joué par un orchestre au moment où nous voyons Henri s'avancer vers le grand salon. Henri est en habit de soirée et il semble dépaysé. Autour de lui quelques invités, également en costume de soirée, le regardent curieusement en se retournant sur son passage. Henri s'arrête dans l'embrasure d'une porte qui donne sur le grand salon.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Henri, au fond, dans l'embrasure de la porte. Quelques invités se tournent vers lui. On sent que tout le monde parle du nouveau venu.*

ENSEMBLE. — *L'ensemble du grand salon où l'on danse un quadrille.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Les Danseurs vus de plus près. On reconnaît parmi les danseurs le Professeur.*

PLAN MOYEN. — *Le Professeur danse et semble être le seul à s'amuser de bon cœur.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Professeur vu de plus loin. Tout en dansant il salue aimablement le Prince.*

PLAN MOYEN. — *Le Prince rend le salut avec un sourire un peu forcé, puis lance un regard inquiet au Ministre, qui est à côté de lui.*

PLAN MOYEN. — *Le Professeur vu sous un autre angle. Il continue de danser et salue...*

PLAN MOYEN. — *... le ministre des Finances, le recteur de l'Université et un général fort âgé et couvert de médailles, qui regardent le Professeur avec consternation et lui rendent froidement son salut. Le Recteur les emmène. Ils s'éloignent et croisent Henri.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Henri, au fond, dans l'embrasure de la porte. La Princesse et une dame d'honneur apparaissent en premier plan.*

PREMIER PLAN. — *La dame d'honneur, derrière son éventail, parle à la Princesse, qui se tourne lentement et regarde Henri.*

PREMIER PLAN. — *Henri surprend le regard de la Princesse. Léger sourire ironique.*

PREMIER PLAN. — *La Princesse se détourne puis cherche à se rappeler où elle a vu ce visage.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Professeur cesse de danser et, accompagnant sa cavalière, passe devant la Princesse, qu'il salue.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Henri de dos. Au fond, le Professeur s'empresse vers Henri. Tous deux s'avancent vers le petit salon.*

LE PROFESSEUR. — Comme je regrette de ne pas avoir ta jeunesse. J'aurais dansé toute la nuit !...

HENRI. — Ne vois-tu pas que tout le monde rit de toi ?

LE PROFESSEUR, *essoufflé.* — Mes jambes n'étaient pas entraînées à la danse, je le sens...

HENRI. — Tu oublies que tu portes mon nom, un nom respecté de toutes les Universités d'Europe...

LE PROFESSEUR. — Ne te fâche pas ! De quoi peux-tu te plaindre ? En quelques jours tu es devenu le personnage le plus important du royaume, toutes les femmes te regardent... Que veux-tu de plus ?

Tout en parlant, le Professeur, fatigué, se laisse tomber sur un canapé. Henri s'assied auprès de lui et s'accoude sur le bras du canapé. Derrière eux, un grand candélabre tout allumé.

HENRI. — Ce que je veux ? Je voudrais être seul avec la Princesse.

LE PROFESSEUR, *agréablement surpris.* — Oh ! oh !... Nous pourrons arranger cela.

HENRI. — Sur-le-champ !

LE PROFESSEUR. — Sur-le-champ ? Tu es exigeant ! *(Il passe sa main devant le visage d'Henri.)* ... Mais si mon maître veut bien m'en donner le pouvoir...

Derrière eux les chandelles du candélabre se sont éteintes et ils sont à présent dans la pénombre. Henri se lève. Les salons sont vides et silencieux. La lumière de la lune entre par les fenêtres.

HENRI, *riant.* — Bravo, mon cher Méphisto ! Qu'as-tu fait de tous les gens qui se trouvaient ici ?

LE PROFESSEUR. — Ils sont allés se coucher pendant que les heures passaient sur le sommeil dans lequel je me suis permis de te plonger.

Henri s'avance vers le grand salon. Le Professeur le suit. Henri se retourne vers lui.

HENRI. — Où est la Princesse ?

LE PROFESSEUR. — J'espère qu'elle sera exacte au rendez-vous.

Henri pénètre dans le grand salon.

ENSEMBLE. — *L'ensemble du grand salon vide. Henri continue d'avancer. Une forme blanche vient à sa rencontre. Henri s'arrête au bord de la zone lumineuse formée par la fenêtre centrale qui est ouverte.*

DEMI-ENSEMBLE. — *La forme blanche n'est autre que la Princesse, vêtue d'une robe de nuit légère dont la brise venue de la fenêtre fait bouger les plis. Henri s'avance vers elle. La Princesse tend la main lentement vers Henri, qui prend cette main.*

PLAN MOYEN. — *La Princesse, de face. Ses yeux sont ouverts mais, au contact de la main d'Henri, elle sursaute et semble s'éveiller. Elle reste un instant interdite puis voit Henri.*

LA PRINCESSE. — Qui êtes-vous ?

PLAN MOYEN. — *Henri, souriant, met un genou à terre.*

HENRI. — Le plus fidèle serviteur de Votre Altesse.

LA PRINCESSE. — Que faites-vous ici ?

HENRI. — Je n'oserai pas poser la même question à Votre Altesse, mais j'oserai remercier le destin qui m'a placé sur son chemin.

PLAN MOYEN. — *Le Professeur, au seuil du grand salon, passe la tête en dehors du mur qui le cache.*

PLAN MOYEN. — *La Princesse et Henri.*

LA PRINCESSE. — Un rêve a trompé mon esprit et je me suis éveillée en vous voyant.

HENRI, *romantique.* — Que béni soit ce rêve, madame !

PLAN MOYEN. — *Le Professeur, auprès des pupitres d'orchestre. Il prend une mandoline et commence à jouer en sourdine.*

PLAN MOYEN. — *La Princesse et Henri.*

LA PRINCESSE. — Quelle est cette musique ?

HENRI. — Je l'ignore, madame, mais puisse-t-elle exprimer ce que ma bouche n'ose dire.

LA PRINCESSE. — Monsieur, n'abusez pas de la situation où je me trouve...

HENRI. — Quel est celui de vos sujets qui garderait sa raison en se trouvant en face d'une princesse si belle... et si légèrement vêtue ?

La Princesse, à ces mots, se rappelle le désordre de sa toilette.

LA PRINCESSE, *indignée.* — Monsieur !

PLAN MOYEN. — *Le Professeur cesse de jouer. Il secoue la tête. Henri a été maladroit.*

PLAN MOYEN. — *La Princesse et Henri.*

LA PRINCESSE. — Oubliez-vous que vous parlez à l'épouse de votre souverain ?

HENRI. — Le souverain dort, madame, et quels que soient ses rêves ils ne peuvent être plus beaux que celui que je fais en cet instant.

LA PRINCESSE. — C'en est assez ! *(Elle part vers le fond. A ce moment une porte s'ouvre livrant passage à un homme qui tient à la main une torche allumée. La Princesse s'arrête puis revient rapidement vers Henri qu'elle entraîne dans l'embrasure de la fenêtre avec une telle vivacité qu'elle tombe presque dans ses bras. A voix basse :)* Quelqu'un vient !

Henri lui impose silence, tout en la gardant serrée contre lui.

PLAN MOYEN. — *L'Homme qui tient la torche. Il se tourne de face et nous reconnaissons le Professeur. Il sourit et referme la porte.*

PLAN MOYEN. — *Henri et la Princesse dans l'embrasure de la fenêtre éclairée par la lumière de la lune.*

LA PRINCESSE. — Une porte s'est fermée. Un pas s'éloigne...

HENRI. — Ne vous montrez pas encore, madame. Il y va de votre honneur !

LA PRINCESSE, *presque souriante.* — Mon honneur ne commande pas que vous me serriez dans vos bras... *(La musique de la mandoline recommence.)* Cette musique encore... D'où vient-elle ? *(Elle se détache d'Henri et se penche vers l'intérieur de la pièce. Il garde sa main dans la sienne. Elle s'en aperçoit et se retourne vers lui.)* Ne pourriez-vous laisser ma main ?

HENRI. — De bonne grâce, madame, si vous voulez bien me la rendre avec votre pardon.

Elle retire sa main puis la tend à nouveau à Henri. Il s'incline et lui baise la main. Elle sourit et part. Henri la regarde partir.

★

Grand laboratoire au palais. Jour.

PREMIER PLAN. — *Le Professeur parlant à Henri, que l'on ne voit pas.*

LE PROFESSEUR. — Es-tu content de moi ? Je veux croire qu'à présent tu ne doutes plus de mon amitié...

ENSEMBLE. — *Le Professeur et Henri sont au centre d'un des grands salons du palais transformé en salle d'études.*

LE PROFESSEUR. — Que penses-tu de ta nouvelle salle d'études ? Ici tous les savants du pays s'assembleront, si tu le désires, afin de travailler sous ta direction...

PREMIER PLAN. — *Henri, de face, semble distrait et ne prête pas attention aux paroles du Professeur, qui est placé derrière lui.*

LE PROFESSEUR. — Cela te suffit-il ? Que veux-tu encore ?

HENRI. — Je voudrais revoir la Princesse.

LE PROFESSEUR, *riant.* — Il n'est pas besoin de miracle pour cela ! Elle se trouvera partout où tu te trouveras toi-même...

★

Cabinet du Prince.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Prince, ayant auprès de lui la Princesse et quelques dignitaires, fait face à Henri, auprès duquel se tient le Professeur.*

LE PRINCE. — Monsieur, ce brevet, en vertu duquel vous porterez désormais le titre de chevalier, est une faible marque de notre reconnaissance.

Henri prend le brevet des mains du Prince.

PREMIER PLAN. — *Henri.*

HENRI. — Monseigneur, je ne cherche pas d'autre récompense que celle que je crois trouver...

PREMIER PLAN. — *La Princesse, qui regarde Henri avec bienveillance.*

VOIX D'HENRI. — ...dans les regards bienveillants qui veulent bien se poser sur moi. J'espère qu'avec l'aide...

PREMIER PLAN. — *Henri.*

HENRI. — ...de mon éminent ami... *(Il hésite à le nommer)* ...le Professeur Faust, je continuerai à me rendre digne de cette science à laquelle je me suis consacré...

★

Amphithéâtre de l'Université.

ENSEMBLE. — *Les Professeurs, la Princesse et Henri face à l'amphithéâtre, que l'on aperçoit au fond. Henri est debout, en train de lire un discours.*

HENRI. — ...grâce aux recherches de ceux qui nous ont précédés, de ceux qui nous suivront, la face du monde se transformera. Par des chemins imprévus...

PREMIER PLAN. — *La Princesse regarde Henri avec ravissement.*

VOIX D'HENRI. — ...nous avancerons peu à peu et nous découvrirons des secrets qui étonneront les esprits les plus forts.

PREMIER PLAN. — *Henri lisant son discours.*

HENRI. — Bientôt plus personne ne souffrira de la faim. Bientôt les guerres deviendront impossibles.

PREMIER PLAN. — *Le Professeur sourit ironiquement.*

ENSEMBLE. — *Ensemble de l'amphithéâtre où Henri achève son discours.*

HENRI. — Nous ne sommes qu'au début de l'ère des découvertes qui vont faire de ce monde un monde heureux.

L'assistance applaudit et acclame Henri.

★

Une rue.

DEMI-ENSEMBLE. — *Un carrosse princier précédé de gardes passe dans la rue.*

PLAN MOYEN. — *Dans une tranchée, des terrassiers qui travaillaient s'arrêtent et ôtent leur coiffure au passage du carrosse. Devant eux, le Contremaître (que nous avons déjà vu) salue respectueusement.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Le carrosse passe devant le Contremaître. Henri penche la tête à la portière.*

PREMIER PLAN. — *A l'intérieur du carrosse, Henri et la Princesse. La Princesse semble troublée, Henri est fort gai.*

LA PRINCESSE, *sur un ton de reproche.* — Monsieur !...

HENRI, *sur un ton de fausse innocence.* — Madame ?

Henri s'est emparé de la main de la Princesse.

★

Grand salon du palais. Nuit.

PREMIER PLAN. — *Le Professeur, en costume de soirée, caresse sa barbe en souriant. On entend la musique d'un orchestre. Le Professeur sifflote l'air qui est joué par l'orchestre. Une femme regarde le Professeur avec étonnement. Le Professeur se tourne vers elle et lui envoie un clin d'œil galant.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Devant le Professeur on voit le grand salon, où une troupe de danseuses présente un ballet au Prince et à la cour.*

ENSEMBLE. — *L'ensemble du grand salon, montrant le ballet et les spectateurs.*

PLAN MOYEN. — *Le Prince et la Princesse et quelques courtisans. La Princesse, accoudée, semble plongée dans une rêverie souriante. Elle lève les yeux vers...*

PREMIER PLAN. — *...Henri qui la regarde.*

PREMIER PLAN. — *La Princesse détourne les yeux.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Parmi les danseuses s'est introduit un diable classique, avec cornes et fourche. En dansant il fait mine d'abattre les danseuses l'une après l'autre à coups de fourche.*

PLAN MOYEN. — *Le Professeur, dont l'attention était absorbée par sa voisine, se détourne sur un regard de cette dernière et voit le spectacle. Il éclate de rire en voyant...*

PLAN MOYEN. — *... le diable qui grimace et gambade.*

PLAN MOYEN. — *Le Professeur rit de si bon cœur qu'il est pris d'une quinte de toux et s'éloigne.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Le ballet continue cependant que le Professeur, toujours toussant, vient rejoindre Henri.*

LE PROFESSEUR, *à Henri.* — Tu as vu ce diable ?

Ils s'avancent vers le deuxième salon.

HENRI. — Cesse de plaisanter ! J'ai besoin de toi.

LE PROFESSEUR. — Que peux-tu désirer, toi qui as la jeunesse, la science, la fortune et la gloire ?

HENRI. — Je sais, je sais... Mais cela n'est pas tout. Elle m'aime !

LE PROFESSEUR. — Qui ? *(Il désigne le salon.)* La Princesse ? Voilà une belle découverte !

HENRI. — Fais que les heures de la nuit passent en un instant. Fais que de nouveau je sois seul avec elle !

Ils s'assoient sur le canapé vu précédemment. Derrière eux, le grand candélabre est allumé.

LE PROFESSEUR. — Je puis une fois de plus te rendre ce service. Mais après tout ce que j'ai déjà fait pour toi, j'aimerais à savoir... que je n'ai pas travaillé pour rien. Oh ! je ne te demande pas de remerciements. Je veux seulement savoir si tu as trouvé le bonheur.

HENRI. — Je suis l'homme le plus heureux du monde.

A ce moment les flammes du candélabre s'éteignent et tout devient silencieux. Dans l'ombre on entend le rire triomphant du Professeur, qui est debout auprès d'Henri, endormi sur le canapé.

LE PROFESSEUR, *riant.* — Enfin ! tu l'as dit ce mot que j'attendais, mon cher Faust ! Et voici venu le moment pour lequel j'ai tant travaillé. Dors, mon ami, dors en paix...

PLAN MOYEN. — *Le Professeur en face d'Henri endormi.*

LE PROFESSEUR. — Lucifer, j'ai suivi tes ordres. Donne-moi ton aide. Fais qu'en un instant ce cher Henri soit transporté hors de ce palais. *(Derrière le Professeur, le mur du salon disparaît lentement dans la brume. Autour de lui se forme une voûte de pierres humides et sombres qu'éclaire une lumière lointaine.)* Fais qu'il se retrouve aussi misérable qu'à l'époque où il se méfiait encore de moi. *(A présent nous reconnaissons l'abri, auprès de la rivière brumeuse, où Henri s'était couché sur la paille. Et Henri est là, vêtu du costume misérable qu'il portait alors. Et il est couché sur la paille où avant lui ont couché d'autres vagabonds.)* Maintenant, éveille-toi, mon cher Faust, éveille-toi pour goûter la réalité du bonheur que tu me dois.

Le Professeur, en reculant, disparaît dans la brume. Henri, qui était immobile, fait un mouvement désordonné comme s'il chassait quelque chose.

PREMIER PLAN. — *Il regarde autour de lui, puis ses yeux se fixent sur...*

PREMER PLAN. — *... un coin de mur. Un rat s'enfuit.*

PREMIER PLAN. — *Henri, avec horreur, reconnaît le lieu où il se trouve.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Henri se dresse et court vers la rivière. Autour de lui, il n'y a rien d'autre que la nuit. Il regarde ses propres vêtements puis il se tourne vers une lumière qui se montre à travers la brume.*

PLAN MOYEN. — *Henri arrive dans la lumière qui vient du cabaret situé sur la berge de la rivière. Il regarde à travers les vitres.*

Intérieur du cabaret.

DEMI-ENSEMBLE. — *Par-dessus l'épaule d'Henri, on voit le cabaret, où il n'y a personne d'autre que le Professeur, assis à la place qu'il occupait auparavant.*

PREMIER PLAN. — *Le Professeur, qui semble attendre, se tourne vers la porte. Henri entre rapidement et s'approche du professeur.*

HENRI. — Voilà donc la dernière épreuve que tu m'avais réservée ! Le bonheur que j'ai cru connaître n'était qu'un rêve...

LE PROFESSEUR, *feignant la surprise.* — La vie de l'homme est-elle autre chose qu'un rêve?

HENRI. — Et je ne suis plus rien après avoir cru que le monde était à moi ! C'était là ce que tu voulais, n'est-ce pas ?

LE PROFESSEUR. — Le monde n'est qu'illusion, tu sais.

HENRI. — Eh bien, rends-moi cette illusion, rends-moi le bonheur. Je le paierai de n'importe quel prix !

LE PROFESSEUR. — Jeune homme, je ne sais de quoi vous parlez.

HENRI. — Je vais te donner ce que tu attendais !

Il part vers une table où se trouve une bouteille, qu'il casse. Il serre le tesson de verre dans sa main.

PREMIER PLAN. — *Le poing d'Henri laisse tomber le tesson de bouteille et s'ouvre lentement. Dans la paume de la main apparaît une large entaille d'où coule le sang.*

PLAN MOYEN. — *Henri, qui montre sa main au Professeur.*

HENRI. — Le voilà ce sang que tu m'as demandé.

Il revient vers le Professeur, qui a déjà déroulé devant lui le papier sur lequel est écrit le pacte et qui tient une plume d'oie à la main.

LE PROFESSEUR. — Je ne t'ai rien demandé, ne l'oublie pas.

HENRI. — Tu t'engages à me servir jusqu'à la fin de ma vie, n'est-ce pas? Et tu me donneras tout ce que je désire ?

Le Professeur trempe la plume dans le sang d'Henri.

LE PROFESSEUR. — Un pacte est un pacte et je n'ai qu'une parole.

Il tend la plume à Henri.

HENRI. — Et de quel nom dois-je signer ?

LE PROFESSEUR. — De ton vrai nom. Professeur Faust. *(Au moment où Henri va signer, le Professeur l'arrête.)* Attends. Es-tu bien certain que tu ne m'en voudras pas ?

HENRI. — Laisse là tes scrupules.

LE PROFESSEUR. — Tu ne me reprocheras pas les ruses que j'ai dû employer ?

HENRI. — De toi à moi toutes les ruses étaient de bonne guerre.

Le Professeur laisse Henri signer et, pendant qu'il signe, le regarde ironiquement.

LE PROFESSEUR. — Qu'il en soit fait comme tu l'as voulu !

GROS PLAN. — *Le pacte sur lequel Henri achève d'écrire son nom.*

PLAN MOYEN. — *Le Professeur prend le pacte et le relit.*

LE PROFESSEUR. — « Et au jour de ma mort tu pourras prendre possession de mon âme. » C'est tout à fait en règle. *(Il se lève solennellement et tend une chaise à Henri.)* Prenez place, maître, je suis désormais votre serviteur fidèle.

HENRI. — Partons d'ici !

Une porte s'ouvre et le cabaretier apparaît, portant une bouteille.

LE CABARETIER. — Voilà ce que j'ai de meilleur... Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre.

LE PROFESSEUR. — Donne-nous deux verres.

HENRI. — Je t'ai dit que je voulais partir.

LE PROFESSEUR, *s'inclinant.* — Je suis à vos

ordres, maître. *(Au Cabaretier :)* Tiens, tu boiras ta bouteille à ma santé !

Il jette sur le comptoir une pièce d'or.

PLAN MOYEN. — *Henri regardant la pièce.*

HENRI. — Montre-moi cela. *(Il prend la pièce.)* C'est une pièce d'or.

LE CABARETIER. — Eh ! oui. Et une bonne ! Une de la nouvelle fabrique ! *(Il reprend la pièce à Henri.)* Ce doit être un fameux homme ce chevalier Henri. Il paraît qu'il fait de l'or autant qu'il veut... Je voudrais bien qu'il me donne la recette !

HENRI. — Le chevalier Henri... Quand as-tu entendu parler de lui ?

PLAN MOYEN. — *Henri et le Cabaretier. Au fond, le Professeur.*

LE CABARETIER. — On ne parle de personne d'autre dans toute la ville depuis quelque temps. D'où sortez-vous ?

Berge de la rivière. Nuit.

DEMI-ENSEMBLE. — *Henri sort du cabaret et court vers le Professeur, qui l'attend dans la brume sur le bord de la berge.*

HENRI. — Explique-toi... Comment cet homme connaît-il ce qui ne s'est passé qu'en rêve ?

Le Professeur sourit.

LE PROFESSEUR. — Qui te parle de rêve ? Tu as réellement fait de l'or. Tu as réellement désiré la Princesse. Et tu es réellement le chevalier Henri.

HENRI. — Alors, pourquoi suis-je ici ?

LE PROFESSEUR. — Parce que je viens de t'y transporter moi-même. Ne te fâche pas. Tu m'as dit que toutes mes ruses étaient de bonne guerre !

Il éclate de rire.

PREMIER PLAN. — *Henri regarde sa main ensanglantée. On entend le rire du Professeur.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Dans la brume, on voit le Professeur qui s'incline devant Henri et, d'un geste large, l'invite à passer devant lui. Henri se met lentement en marche. Le Professeur le suit.*

Une rue.

PLAN MOYEN. — *Le Professeur et Henri marchant côte à côte. Le Professeur regarde Henri.*

LE PROFESSEUR. — Ne fais donc pas cette tête-là ! Sois beau joueur ! *(Henri ne répond pas.)* Pense que désormais tu es un homme tout-puissant et que je me suis engagé à t'obéir.

HENRI. — Tu es mon serviteur ?

LE PROFESSEUR. — Depuis une heure et jusqu'à la fin de ta vie.

HENRI. — Alors, obéis à mon ordre. Je veux être seul.

Le Professeur cesse de marcher et s'incline. Henri s'éloigne. Le Professeur le regarde partir en souriant.

ENSEMBLE. — *Henri traverse une place et s'arrête. Devant lui, une silhouette de jeune fille se dresse. C'est Marguerite, seule au milieu du campement des bohémiens.*

PREMIER PLAN. — *Henri s'appuie contre le mur. Au contact de la pierre, sa main blessée lui fait mal. Il regarde la blessure.*

PREMIER PLAN. — *Marguerite de face. Elle semble triste, mais soudain relève la tête comme si elle sentait le regard d'Henri posé sur elle. Elle regarde dans la direction d'Henri.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Marguerite, de dos, se lève lentement. Elle fait un pas vers Henri. Au fond, Henri tourne brusquement et part.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Henri marche rapidement en longeant le mur qui le cache aux yeux de Marguerite. Il tourne le coin du mur. Là, le Professeur arrête Henri au passage.*

LE PROFESSEUR. — Pourquoi voulais-tu être seul ? Tu sais bien que désormais tu n'as pas d'autre ami que moi.

★

Antichambre de Faust. Jour.

DEMI-ENSEMBLE. — *Un groupe de jeunes filles en longues robes blanches et portant des fleurs chante un chœur joyeux. Une porte s'ouvre livrant passage à Antoine, qui porte un plateau où se trouvent une tasse, une théière, etc.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Antoine se dirige vers l'escalier au milieu duquel le Professeur dirige le chœur en battant la mesure. Antoine monte l'escalier. Le Professeur le suit.*

PLAN MOYEN. — *Antoine s'arrête auprès d'une porte. Le Professeur le rejoint et ouvre la porte. Puis, prenant le plateau des mains d'Antoine, il entre dans la chambre.*

Chambre de Faust.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Professeur entre et s'avance vers le lit où Henri est couché.*

LE PROFESSEUR, *souriant.* — Je vous salue, maître. Je souhaite que cette journée vous apporte la satisfaction de tous vos désirs. *(Il pose le plateau sur le lit d'Henri, qui est accoudé sur son lit. On comprend qu'il ne dormait pas.)* Souriez. Il fait beau. Vous êtes jeune. Le monde est à vous...

★

Antichambre du palais.

ENSEMBLE. — *Précédés par un valet, le Professeur et Henri entrent dans l'antichambre. On s'empresse autour d'eux. Saluts auxquels, seul, le Professeur répond. Henri, qui semble ne pas remarquer ceux qui l'entourent, s'arrête au milieu de l'antichambre et, faisant volte-face, regarde ceux qui l'ont salué. Le Professeur s'arrête derrière lui.*

PLAN MOYEN. — *Le Professeur et Henri. Le Professeur regarde Henri avec inquiétude.*

HENRI. — Tu as raison. Je n'avais pas rêvé. Chacun me salue. Chacun m'admire. Peut-être même envient-ils mon sort...

Il éclate de rire et repart vers la porte du cabinet du Prince. Le Professeur le suit. Ils entrent.

Cabinet du Prince.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Prince assis devant son bureau. Le Professeur debout auprès de lui. Ils examinent des papiers. Henri se promène dans la pièce et soudain s'approche du bureau.*

HENRI, *brusquement.* — Et vous, monseigneur, vous me connaissez, n'est-ce pas ? Je suis bien le chevalier Henri ? Votre Altesse en est certaine ?

PLAN MOYEN. — *Le Prince, étonné, regarde Henri et prend le parti de sourire. Le Professeur, derrière le Prince, fait des signes d'apaisement à l'intention d'Henri.*

LE PRINCE. — J'en suis certain, mon cher chevalier. Vous êtes l'homme dont le génie fait la richesse de notre Etat. N'est-il pas vrai, monsieur le professeur ?

Le Professeur interrompt ses signes et acquiesce.

PLAN MOYEN. — *Henri, dont l'exaltation s'accroît.*

HENRI. — Faire de l'or, n'est pas le but suprême, monseigneur. La science nous réserve bien d'autres surprises, si nous savons nous mettre à son service sans craindre ni Dieu ni diable !

★

Grand laboratoire au palais.

ENSEMBLE. — *A présent la salle est garnie de tables autour desquelles sont de nombreux ingénieurs et savants qui travaillent. Au-dessus de chaque table une grande pancarte représente l'objet de leurs recherches. Au centre, un espace vide où se tiennent le Professeur et le Prince. Henri les rejoint.*

PLAN MOYEN. — *Henri montre au Prince une pancarte sur laquelle est dessiné un sous-marin fantastique à forme de poisson.*

HENRI. — Voyez, monseigneur, l'homme pourra explorer le fond des mers grâce à ce bateau sous-marin...

LE PROFESSEUR. — ... qui servira surtout à couler des flottes entières.

Henri montre au Prince une machine volante en forme d'aigle.

HENRI. — Cette machine volante permettra de franchir les montagnes et les océans...

LE PROFESSEUR. — ...de détruire les villes les mieux fortifiées et d'ensevelir tous leurs habitants sous les ruines.

HENRI. — Nous trouverons dans le corps de l'homme les germes des maladies...

LE PROFESSEUR. — ... et vous pourrez répandre à volonté les plus graves épidémies chez vos voisins.

HENRI. — A la matière nous arracherons son secret. Nous utiliserons l'énergie que contient chaque grain de poussière...

LE PROFESSEUR. — Alors l'homme disposera du pouvoir absolu de détruire. Un pays, un continent si vous voulez. Et, qui sait ? peut-être la terre entière et les étoiles les plus proches...

HENRI. — Monseigneur, la science peut tout faire pour le bonheur des hommes ! *(Il fait quelques pas et se retourne vers le Prince.)* Mais elle ne peut pas les empêcher de mourir un jour ou l'autre !

★

Salle à manger du palais. Nuit.

PREMIER PLAN. — *Henri à table. Il semble absorbé par une pensée.*

PREMIER PLAN. — *La Princesse, qui l'observe. Elle se tourne vers le Professeur, qui est à côté d'elle et qui mange de bon appétit. Un valet passe. Le Professeur accepte volontiers que son verre soit empli.*

★

Grand salon du palais. Nuit.

PREMIER PLAN. — *Henri pensif va pour s'accouder sur le bras d'un fauteuil, mais au moment de poser sa joue contre sa paume, il se rappelle sa blessure. Il ferme le poing.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Un coin du grand salon pendant un concert de musique de chambre. C'est une soirée intime où n'ont été conviés que quelques courtisans. Le Prince est assis au centre du groupe.*

PREMIER PLAN. — *Le Prince et la Princesse. Le Prince bâille. La Princesse le regarde.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Henri (qui est assis à l'écart des autres assistants) se lève et sort par une porte qui donne sur un autre salon.*

Deuxième salon. Nuit.

DEMI-ENSEMBLE. — *Dans un large miroir au cadre baroque on voit Henri qui entre et fait quelques pas dans la pièce. Le Professeur est assis auprès du miroir. Une bouteille est auprès de lui. Le Professeur est légèrement ivre.*

LE PROFESSEUR. — Viens ici, mon ami, et bois. Je n'aime pas la musique. Elle me fait penser au Paradis. Tu sais, les anges avec leurs grandes harpes...

PREMIER PLAN. — *Henri face au miroir.*

HENRI. — Voilà déjà une journée passée, et chacune de ses heures ne m'a donné que de la tristesse. Est-ce là ce bonheur que tu m'as promis ?

PREMIER PLAN. — *Le Professeur face à Henri.*

LE PROFESSEUR. — Ne sois pas trop exigeant. Il ne tient qu'à toi d'être heureux. La Princesse viendra te rejoindre bientôt ici même.

HENRI, *hors champ.* — Qu'en sais-tu ?

LE PROFESSEUR, *avec une exubérance d'ivrogne.* — Ce soir je puis voir les événements qui doivent se produire aussi clairement que tu te vois dans ce miroir.

Tout en parlant, le Professeur s'est levé, et dans le miroir se reflètent son image et celle d'Henri.

PREMIER PLAN. — *Henri et le Professeur.*

HENRI. — Est-ce vrai ? J'aimerais fort que tu me fasses connaître ce qui va m'arriver dans l'heure prochaine. Puis-je t'en prier, mon serviteur ?

PLAN MOYEN. — *Le Professeur de face, près du miroir. Dans le miroir, l'image reflétée d'Henri.*

LE PROFESSEUR. — Si cela peut te distraire, mon maître, regarde. *(Il montre le miroir.)* Regarde ce reflet de toi-même qui se détache de toi et s'éloigne dans le temps qui vient.

Henri n'a pas bougé, mais son reflet s'en va vers la porte qui est au fond.

LE PROFESSEUR. — Il sera minuit à ce moment. C'est l'heure à laquelle la Princesse paraîtra dans ce salon. *(Le Professeur s'écarte. On ne voit plus que le « reflet » d'Henri dans le miroir.)* Elle aura attendu avec impatience que le Prince se soit retiré afin de pouvoir se rendre à votre rendez-vous. Quand elle apparaîtra...

Dans le miroir, la Princesse apparaît et s'avance vers Henri.

VOIX DU PROFESSEUR. — Tu l'attendras debout près de la porte. Elle te découvrira avec une surprise feinte. Elle te verra. Tu t'approcheras d'elle. Tu prendras ses mains respectueusement. *(Henri baise les mains de la Princesse.)* Et comme le moment du respect est passé, soudain... *(Henri prend la Princesse dans ses bras et l'embrasse.)* Voilà ! Tu vois que ça ne sera pas difficile.

On voit à nouveau le Professeur auprès du miroir.

LE PROFESSEUR. — Vous conviendrez rapidement d'un autre rendez-vous. Le reste te regarde.

Derrière lui, dans le miroir, la Princesse et Henri s'éloignent.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Professeur devant le miroir, que l'on aperçoit à présent de côté. Henri, qui était tourné face au miroir, s'avance vers le Professeur.*

HENRI. — Ne puis-je connaître la suite de l'aventure ?

LE PROFESSEUR, *buvant.* — Ce que tu en as vu te la fait deviner aisément.

HENRI. — Je parle de l'aventure que va être ma vie.

LE PROFESSEUR. — Ne me demande pas cela !

Henri s'approche du Professeur, qui est resté près du miroir.

HENRI. — N'ai-je pas le droit de connaître la valeur de ce que j'ai payé le prix que tu sais ?

PREMIER PLAN. — *Henri et le Professeur.*

LE PROFESSEUR. — Tu gâteras toutes tes joies si tu les connais par avance.

HENRI, *s'animant.* — C'est un ordre que je te donne ! As-tu juré de mettre ton pouvoir à mon service ?

Il prend le Professeur par le bras et le secoue.

LE PROFESSEUR. — Tu as tort. Je te parle en ami.

HENRI. — Qu'a l'avenir de si effrayant que tu veuilles me le cacher ?

LE PROFESSEUR. — Oh ! rien, rien... Regarde. *(Ils se tournent tous deux vers le miroir, où l'on voit dans le salon des courtisans qui s'inclinent au moment où entrent Henri et la Princesse.)* Une année a passé et voici ce que le miroir reflétera. Vois avec quel respect et quel amour on t'accueillera. Chacun saura qui est l'amant de la Princesse.

VOIX D'HENRI. — Et le Prince ? Le saura-t-il aussi ?

Vue dans le miroir, la Princesse s'approche du miroir et arrange une boucle de ses cheveux en souriant.

VOIX DU PROFESSEUR. — Le Prince ? Dans un an personne ne se souciera plus de son opinion. Il sera mort, le pauvre homme.

La scène disparaît et l'on voit...

PREMIER PLAN. — *... le Prince allongé, en costume de parade, sur un lit funèbre.*

VOIX DU PROFESSEUR. — Tu vois. Le triste événement se sera produit quelques mois auparavant. De ce côté-là, plus rien à craindre. Si le Prince avait des soupçons, il n'est plus en état de t'en faire part *(Des Courtisans debout auprès du lit funèbre. Ils se regardent d'un air consterné.)* Évidemment, on ne peut empêcher les mauvais esprits de penser que le Prince n'est pas mort de mort naturelle.

PLAN MOYEN. — *Henri et le Professeur de face, auprès du miroir, dont on aperçoit le cadre.*

HENRI. — Veux-tu dire qu'il sera tué ?

LE PROFESSEUR. — Il faut bien mourir d'une manière ou d'une autre.

HENRI. — Ne me cache rien !

DEMI-ENSEMBLE. — *Henri et le Professeur, de dos, assistent à la scène qui se passe dans le miroir, où l'on voit la Princesse en costume de nuit courir vers son lit, où elle s'allonge. Une porte au fond s'ouvre et le Prince apparaît.*

VOIX DU PROFESSEUR. — Tu dois avouer que ce Prince est un peu gênant de son vivant... Un vieux mari n'entre pas dans la chambre de sa jeune femme sans prévenir. Et un soir...

PLAN MOYEN. — *Le Prince regarde dans la direction de la Princesse, d'un air soupçonneux.*

VOIX DU PROFESSEUR. — ... il s'en faudra de bien peu qu'il ne vous surprenne. *(Le Prince, s'avançant vers la Princesse, passe devant des rideaux où l'on distingue la silhouette d'Henri.)* Heureusement, il ne pense pas à regarder derrière les rideaux. Heureusement pour toi, car tu es prêt à faire une sottise. *(On voit un poignard qu'Henri tient à la main.)* Un poignard ! Mon ami, tu perds la tête. Il ne faut jamais employer un instrument aussi grossier...

La scène disparaît et l'on voit...

PREMIER PLAN. — *... le Prince couché dans son lit. Auprès de lui un verre dans lequel une main verse quelques gouttes d'une petite fiole.*

VOIX DU PROFESSEUR. — ... quand la science permet d'user de certaines armes qui ne laissent pas de trace.

VOIX D'HENRI. — Qui commettra ce crime ? Quelle est cette main ?

VOIX DU PROFESSEUR. — Rassure-toi. Ce n'est pas la tienne. C'est celle... *(Et l'on voit le Professeur qui vient de verser le poison.)* ... du fidèle serviteur qui s'est engagé à satisfaire tous tes désirs. Et ce désir-là est bien légitime.

La scène disparaît et l'on voit...

DEMI-ENSEMBLE. — *... le Prince, mort, allongé sur son lit de parade. La Princesse s'agenouille auprès du lit.*

VOIX DU PROFESSEUR. — Qu'avions-nous besoin de ce Prince ? Nous en voilà débarrassés. Et la Princesse, qui donne tous les signes d'une profonde douleur...

La scène disparaît et l'on voit...

PLAN MOYEN. — *... la Princesse devant le miroir du salon qui se recoiffe, comme dans la scène précédente. Henri s'approche d'elle. Elle lui sourit furtivement.*

VOIX DU PROFESSEUR. — ... sera libre de se consacrer tout entière à son nouvel amour. Ah ! l'amour éternel, n'est-ce pas ce que ton cœur désire ?

La scène disparaît et l'on voit...

PLAN MOYEN. — *... Henri assis aux pieds de la Princesse.*

HENRI. — Tout ce que mon cœur désire, madame, c'est de rester toujours ainsi auprès de vous.

La scène disparaît et l'on voit...

PLAN MOYEN. — *... Henri et une silhouette féminine.*

HENRI. — Auprès de vous ! C'est là seulement que je me sens vivre. Que m'importe le monde s'il n'est pas reflété dans vos yeux...

VOIX DU PROFESSEUR. — Ce sont les mêmes mots ! Mais celle à qui tu t'adresses n'est plus la même. Que veux-tu ! Le temps a passé.

La Femme se retourne. C'est une des dames d'honneur de la Princesse. Derrière elle apparaît...

PLAN MOYEN. — *... la Princesse qui passait et qui s'est arrêtée. Le Professeur est auprès d'elle et s'amuse.*

VOIX DU PROFESSEUR. — Rien n'est éternel en ce monde. Cette pauvre princesse devrait bien s'en rendre compte, mais même le diable...

La Princesse passe et nous voyons...

DEMI-ENSEMBLE. — *... la Princesse dans sa chambre. Elle se laisse tomber sur le lit et pleure. Henri est derrière elle et la regarde.*

VOIX DU PROFESSEUR. — ... ne pourrait lui faire entendre raison. Et voilà que tu dois subir les pleurs d'une femme jalouse. Veux-tu que je te débarrasse de celle-ci comme je t'ai débarrassé de son mari ?

La silhouette réelle d'Henri se dresse devant le miroir, où se reflète la scène de la chambre.

HENRI. — Non !

A présent, le miroir isole le « Henri » de la vision. Il regarde la Princesse avec une expression de haine.

VOIX DU PROFESSEUR. — Ne parle pas si vite ! A ce moment-là, tu auras bien envie d'être libre...

Et nous passons dans...

PLAN MOYEN. — *... le parc du château. A demi cachés par des colonnes, Henri et une femme sont enlacés.*

VOIX DU PROFESSEUR. — ... afin, à ton tour, de te consacrer tout entier à ta nouvelle passion. *(On distingue à présent les traits d'une femme que nous n'avions pas encore vue.)* Tiens ! c'en est encore une autre à qui tu jures des sentiments éternels...

PREMIER PLAN. — *Le Professeur et Henri devant le miroir. Le Professeur rit.*

HENRI. — Assez ! Je n'ai pas besoin de savoir ces choses par avance.

LE PROFESSEUR. — Je t'avais prévenu.

HENRI. — Ce n'est pas là ce qui m'intéresse. Que ferai-je de mon pouvoir ?

LE PROFESSEUR. — Ce qu'en font les grands conducteur de peuples...

ENSEMBLE DANS LE MIROIR. — *Henri descend l'escalier du palais suivi par les ministres. Des*

valets et des soldats sont rangés de chaque côté et au bas de l'escalier.

VOIX DU PROFESSEUR. — Tu seras le maître absolu. Tu ne verras autour de toi que sourires et protestations de dévouement.

PLAN MOYEN. — *Des courtisans vus de plus près. Ils s'inclinent au passage d'Henri.*

VOIX DU PROFESSEUR. — Tu récompenseras ceux qui s'inclineront devant toutes tes volontés.

La scène disparaît et nous voyons...

PLAN MOYEN. — *... des prisonniers misérables derrière une barrière dans une plaine.*

VOIX DU PROFESSEUR. — Aux autres ta bonté donnera le temps de reconnaître leurs erreurs. *(Au fond apparaissent des potences où pendent des corps.)* Et s'il sont incorrigibles... Vois-tu, les vieilles méthodes sont encore les meilleures.

PLAN MOYEN. — *Henri et le Professeur face au miroir.*

HENRI. — Je ne ferai pas cela !

LE PROFESSEUR, *buvant.* — Il le faudra bien.

HENRI. — Je ne veux que le bonheur des hommes.

LE PROFESSEUR. — Mais c'est pour leur bonheur que tu devras être sévère. Et c'est pour leur bonheur...

DEMI-ENSEMBLE. — *Henri et le Professeur devant le miroir où se reflète la scène qui représente Henri travaillant.*

VOIX DU PROFESSEUR. — ... que tu travailleras chaque nuit. Faire de l'or était un jeu d'enfant pour nous. Transformer le monde grâce à la science, voilà le but suprême...

La scène disparaît dans...

PREMIER PLAN. — *... une énorme explosion dont la lourde fumée monte lentement.*

VOIX DU PROFESSEUR. — Arracher à la matière son secret, utiliser l'énergie que contient chaque grain de poussière...

GRAND ENSEMBLE. — *Un immense nuage de fumée s'étend sur la ville.*

VOIX DU PROFESSEUR. — ...voilà la grande découverte qui te vaudra l'admiration des peuples.

La fumée disparaît et l'on voit...

PLAN MOYEN. — *... Henri, à cheval, passant devant une foule qui l'acclame.*

PREMIER PLAN. — *... une autre explosion. On continue d'entendre les acclamations.*

PREMIER PLAN. — *Henri à cheval. On ne voit derrière lui que le ciel. Les acclamations continuent.*

ENSEMBLE. — *Henri chevauche seul parmi les ruines d'une ville d'où sortent les acclamations d'un peuple invisible. Il passe. Le miroir ne reflète plus que l'image de ruines fumantes.*

PREMIER PLAN. — *Le Professeur et Henri face au miroir.*

HENRI. — Ainsi je ne laisserai derrière moi que des poussières et des cendres.

LE PROFESSEUR, *souriant.* — Tout ici-bas ne se termine-t-il pas par des cendres et des poussières ?

HENRI. — Et au dernier jour de ma vie... *(Son regard se fixe sur le miroir, anxieusement. Il répète d'un ton angoissé :)* Et au dernier jour de ma vie...

LE PROFESSEUR. — Ne regarde pas !

HENRI. — Je le veux ! Je veux voir mon destin en face.

LE PROFESSEUR. — Pourquoi cherches-tu à te punir toi-même ?

HENRI. — Les années que tu m'as données se seront évanouies, et il sera près de minuit...

DEMI-ENSEMBLE. — *Henri et le Professeur de dos. Dans le miroir (dont on voit le cadre) apparaît une porte du palais devant laquelle passent quelques gens.*

VOIX D'HENRI. — La dernière des nuits que je passerai sur la terre sera semblable aux autres nuits.

DEMI-ENSEMBLE. — *Dans le grand salon illuminé, il y a un bal. Des couples dansent. Arrêt de la musique.*

VOIX D'HENRI. — Pour tous ce sera une nuit comme les autres sauf pour moi.

Henri, assis dans un fauteuil, se dresse. Tout le monde le regarde.

PLAN MOYEN. — *Henri de face. Les années qui ont passé sont marquées sur son visage. Il regarde autour de lui.*

VOIX D'HENRI. — Seul je saurai qu'un créancier impitoyable rôde autour de mon âme.

DEMI-ENSEMBLE. — *Henri part vers une des portes. Les Courtisans s'inclinent devant lui.*

VOIX D'HENRI. — Il n'y aura personne parmi ces amis et ces serviteurs dévoués pour partager mon secret. Il n'y aura personne pour savoir que Faust n'a plus qu'un instant à vivre et qu'il va être damné pour l'éternité.

PLAN MOYEN. — *Henri, de dos, s'éloigne. Quelques Courtisans s'écartent sur son passage.*

VOIX D'HENRI. — L'Enfer réclamera son droit. Il criera : « Faust, viens ! Ton heure est presque arrivée... »

ENSEMBLE. — *Henri se retourne brusquement vers le grand salon d'où tous les Courtisans ont disparu. Au fond se dresse la silhouette du Professeur.*

ENSEMBLE. — *Le Professeur salue. Au fond, Henri s'enfuit vers l'antichambre.*

ENSEMBLE. — *Henri apparaît. Il se retourne comme s'il était suivi et part vers l'escalier.*

ENSEMBLE. — *Henri apparaît en haut de l'escalier. Au bas de l'escalier se tient le Professeur, qui le salue à nouveau.*

PLAN MOYEN. — *Le Professeur tire de son habit un rouleau de papier qu'il commence à dérouler.*

PLAN MOYEN. — *En haut de l'escalier, Henri reconnaît le pacte. Il se retourne et part vers l'antichambre. Au fond, devant lui, est le Professeur.*

PLAN MOYEN. — *Le Professeur a déroulé complètement le pacte qu'il finit de lire. Derrière lui les murs disparaissent sous des nuages.*

LE PROFESSEUR, *lisant.* — « Et au jour de ma mort, tu pourras prendre possession de mon âme... Signé : Professeur Faust. » C'est tout à fait en règle.

PLAN MOYEN. — *Henri entend la lecture du pacte. Derrière lui aussi il y a des nuages. Les nuages envahissent la scène et Henri disparaît. On ne voit plus que des nuages...*

PLAN MOYEN. — *...qui se dissipent montrant Henri et le Professeur (tel que nous les avons vus au début de la scène) regardant le miroir, dont on aperçoit le cadre au premier plan. Henri recule.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Henri s'éloigne du miroir dans lequel, à présent, son image se reflète naturellement. On entend la musique rassurante qui vient du salon voisin. Le Professeur fait un geste désolé.*

LE PROFESSEUR, *pleurant.* — Pourquoi as-tu voulu connaître l'avenir ? Pourquoi ne m'as-tu pas écouté ?

Henri ne répond pas et part vers l'entrée du grand salon au seuil duquel il s'arrête.

Grand salon. Nuit.

ENSEMBLE. — *Le grand salon vu par Henri. Le concert continue.*

PREMIER PLAN. — *Le Prince et la Princesse. Le Prince bâille. La Princesse regarde Henri. Le concert s'achève. Derrière la Princesse le Prince se lève.*

PLAN MOYEN. — *Henri se détourne, l'air égaré. Il s'avance dans le deuxième salon, s'arrête, regarde.*

PLAN MOYEN. — *Le Professeur, assis, de plus en plus ivre, pleure en pensant au sort d'Henri.*

LE PROFESSEUR. — Je ne suis pas si méchant que tu crois. Je me suis habitué à toi. Tu es mon ami... Et quand je pense... Une signature faite avec ton propre sang, ça ne s'efface pas, tu sais... Le destin, c'est le destin. Tu ne peux pas y échapper...

ENSEMBLE. — *Henri a ouvert la porte qui donne sur l'antichambre et sort. Le Professeur le voit et se lève dans un grand bruit de verre cassé. Il court en trébuchant après Henri.*

LE PROFESSEUR. — Où vas-tu ? Il est minuit. Tu dois rester ici...

DEMI-ENSEMBLE. — *Vue dans le miroir, la Princesse entre (comme dans la vision présentée précédemment). Elle s'arrête au milieu de la pièce, surprise de n'y voir personne.*

LE PROFESSEUR. — Henri ! Henri !

Il se retourne et voit la Princesse, puis il part en courant. La Princesse reste seule.

★

Grand laboratoire au palais. Jour.

DEMI-ENSEMBLE. — *Dans la grande salle déserte, où tout travail a été interrompu, le Professeur erre. Au fond une porte s'ouvre et le Chambellan entre. Le Professeur se tourne vers lui, de dos.*

PLAN MOYEN. — *Le Chambellan près de la porte.*

LE CHAMBELLAN. — Monsieur le professeur, le Prince m'envoie vous demander des nouvelles du Chevalier Henri.

PLAN MOYEN. — *Le Professeur au milieu de la salle.*

LE PROFESSEUR. — Les nouvelles sont toujours les mêmes. Le Chevalier réfléchit sans doute à quelque grand problème. Il ne veut voir personne, pas même moi...

★

Antichambre du palais.

PLAN MOYEN. — *La Princesse et le Professeur marchent côte à côte.*

LA PRINCESSE. — Mais d'où provient cette étrange mélancolie ?

LE PROFESSEUR, *pieusement.* — Seul le ciel peut le savoir, madame. Voilà trois jours que le chevalier reste enfermé dans sa chambre, dont il ne sort qu'à la nuit venue...

★

Antichambre de Faust. Nuit.

DEMI-ENSEMBLE. — *Henri, vêtu d'un costume pauvre, traverse l'antichambre et sort par la porte donnant sur l'extérieur. La porte de la salle d'études s'ouvre. On voit le Professeur et le Prince.*

PLAN MOYEN. — *Le Professeur et le Prince.*

LE PRINCE. — Je ne puis en croire mes yeux... Un homme si jeune, si comblé de dons...

LE PROFESSEUR. — ... si utile à la fortune de l'État et de Votre Altesse...

LE PRINCE. — Il semble qu'il soit la victime d'un enchantement, qu'une influence surnaturelle s'exerce sur lui.

LE PROFESSEUR. — Je n'en serais pas surpris.

★

La Grand'Place. Nuit.

PLAN MOYEN. — *Un feu de camp auprès d'une roulotte dont la porte est ouverte. On voit la silhoutte de Marguerite, qui, sur le seuil de la roulotte, semble guetter. Soudain elle saute à terre et court vers Henri, qui vient d'arriver.*

MARGUERITE, *joyeuse.* — Je t'attendais.

HENRI. — Je t'ai dit hier que je ne reviendrais plus.

MARGUERITE. — Mais tu es revenu.

HENRI. — Et tu m'attendais quand même.

Il la prend dans ses bras.

MARGUERITE. — Je t'ai attendu pendant si longtemps. Quand nous étions sur les routes, à chaque tournant j'espérais te voir apparaître, et chaque soir j'étais déçue et chaque matin j'espérais encore. Mais maintenant tu es là...

DEMI-ENSEMBLE. — *Elle va s'asseoir sur un tronc d'arbre abattu qui se trouve à proximité. Henri vient s'asseoir auprès d'elle.*

HENRI. — Je n'aurais pas dû te revoir.

MARGUERITE. — Pourquoi ?

HENRI. — Je ne veux pas que tu sois malheureuse.

MARGUERITE. — Je ne le suis plus. Il me semble à présent que nous n'avons jamais été séparés, que les jours n'ont pas passé et que nous sommes sur la route tous les deux...

HENRI. — J'étais heureux, alors.

MARGUERITE. — Pourquoi ne le serais-tu pas encore ? Qu'y a-t-il de changé ?

DEMI-ENSEMBLE. — *Henri se lève et fait quelques pas. Au loin on voit une silhouette apparaître dans les ruines d'un cloître qui bordent la place où s'est installé le campement. Ces ruines sont placées au-dessus du niveau de la place. La silhouette se détache sur le ciel.*

PLAN MOYEN. — *La silhouette vue de plus près. On reconnaît le Professeur, puis le Prince, qui apparaît à côté de lui. Ils observent la scène.*

ENSEMBLE. — *Marguerite assise, et Henri debout.*

MARGUERITE. — Henri ! *(Henri se retourne vers Marguerite.)* Reviens....

Il revient lentement vers Marguerite et s'assied à ses pieds.

PREMIER PLAN. — *Marguerite et Henri.*

MARGUERITE. — Demande-moi pardon.

HENRI, *souriant.* — Pardonne-moi. Quelle est ma faute ?

MARGUERITE. — Tu me traites comme une ennemie. Tu te méfies de moi. Que crains-tu ?

HENRI. — Je ne crains rien quand je suis près de toi. Il me semble que tu me protèges.

PREMIER PLAN. — *Le Prince et le Professeur. Le Prince, stupéfait, regarde le Professeur.*

PREMIER PLAN. — *Un chien aboie et s'élance.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Marguerite et Henri. Au fond, dissimulés, le Prince et le Professeur.*

MARGUERITE. — Il y deux hommes là-bas qui nous épient.

Henri court vers l'endroit désigné par Marguerite. Il franchit le mur du cloître.

DEMI-ENSEMBLE. — *La colonnade du cloître en ruine vue en perspective. Henri court à la poursuite des deux ombres que l'on voit s'éloigner au fond. L'une d'elles trébuche et tombe.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Contre-champ du précédent. Henri arrive de face et aide le Prince à se relever.*

HENRI. — Est-ce vous, monseigneur, qui vous promenez ainsi dans l'ombre ? Votre Altesse est bien imprudente. *(Il se tourne vers le Professeur.)* Que faites-vous ici, monsieur le professeur ?

LE PROFESSEUR. — Chevalier, le prince est inquiet de l'état où vous vous trouvez...

HENRI. — Inquiet de mon état ? Que ne l'est-il du sien ! Vous savez bien, professeur, que si je reste à la cour, le prince doit mourir.

LE PRINCE. — Mourir ? Moi ? Pourquoi mourir ?

HENRI. — Un prince devrait-il mourir comme les autres hommes sans savoir s'il sera traité dans l'au-delà avec tout le respect qu'on lui témoignait de son vivant ?

Il s'incline devant le Prince.

LE PRINCE, *effrayé.* — Partons, monsieur le professeur. Adieu, chevalier.

Le Prince s'éloigne avec le Professeur.

PREMIER PLAN. — *Henri de face.*

HENRI. — Faites bonne promenade, monseigneur, et ne craignez rien. Vous ne pouvez être en meilleure compagnie.

Il regarde partir le Prince et le Professeur, puis se retourne et s'avance vers Marguerite, qui a assisté à la scène.

MARGUERITE. — Quel est cet homme qui t'appelait chevalier ?

HENRI. — Un pauvre homme, comme tous les autres, qui est venu sur la terre sans savoir pourquoi et qui refuse de croire qu'il doit mourir.

Il fait quelques pas ; Marguerite se place à ses côtés.

MARGUERITE. — Mais tu l'appelais monseigneur...

HENRI. — Je l'appelle monseigneur parce qu'il est le Prince.

MARGUERITE. — Le Prince ! Tu peux parler ainsi au Prince ? Et il t'appelle chevalier ? *(Elle s'arrête et le regarde attentivement.)* Je ne sais rien de toi. Qui es-tu ?

HENRI, *souriant.* — Je suis l'homme le plus riche du monde et le plus pauvre.

MARGUERITE. — Tu es riche ?

HENRI. — Si tu voulais de l'or, je t'en donnerais plus que toutes ces voitures n'en pourraient porter.

MARGUERITE. — Alors, pourquoi es-tu pauvre ?

HENRI. —.Le plus misérable des mendiants possède au moins son âme... Ne me demande plus rien, Marguerite.

Elle s'approche de lui et l'entoure de ses bras.

MARGUERITE. — Une seule question. Pourquoi depuis trois soirs es-tu revenu ici ?

HENRI. — Parce que c'est auprès de toi que j'ai compris, trop tard, beaucoup trop tard, ce que doit être le bonheur.

MARGUERITE. — Pourquoi trop tard ? Partons tous les deux, tout de suite, ce soir...

Elle veut l'entraîner.

HENRI. — Partout où j'irai, celui qui doit me trouver me trouvera.

MARGUERITE. — Personne ne te trouvera si c'est moi qui te cache.

HENRI. — Ne m'offre pas l'espérance. Elle m'est interdite... *(Ils sont arrivés à ce moment auprès d'une statue de la Vierge, qui se dresse entre les colonnes brisées du cloître. Marguerite se tourne vers la statue. Henri suit son regard et voit la statue. Un éclair illumine la scène.)* Cela aussi m'est interdit.

MARGUERITE. — Tu ne peux plus prier la Madone ? Il n'est pas de criminel dont elle refuse la prière !

HENRI, *riant d'un rire de défi.* — Elle refuserait la mienne ! *(Il se détache de Marguerite brutalement.)* Laisse-moi partir !

DEMI-ENSEMBLE. — *Vu à travers la colonnade du cloître en ruine, Henri part. Marguerite s'approche de la statue. Un éclair illumine son visage. Marguerite s'agenouille aux pieds de la statue.*

PLAN MOYEN. — *Le Professeur de face. Il se place à côté de la statue, semble écouter la prière de Marguerite et sourit en caressant sa barbe.*

PLAN MOYEN. — *Marguerite au pied de la statue. Elle relève la tête. Ses yeux sont pleins de larmes. Soudain son regard est attiré par le Professeur.*

PLAN MOYEN. — *Le Professeur sourit paternellement à Marguerite.*

LE PROFESSEUR. — Votre prière est exaucée, mon enfant. Je viens à votre secours.

PLAN MOYEN. — *Marguerite au pied de la statue.*

MARGUERITE. — Qui êtes-vous ?

LE PROFESSEUR. — Je suis le professeur Faust...

PLAN MOYEN. — *Le Professeur.*

LE PROFESSEUR. — ...le seul ami d'Henri. Je devine que vous êtes prête à vous dévouer à celui que vous aimez et qu'il n'est pas de sacrifice que vous ne feriez pour son bonheur. N'est-il pas vrai ?

PLAN MOYEN. — *Marguerite en face du Professeur. Elle baisse la tête en signe d'assentiment.*

PLAN MOYEN. — *Le Professeur.*

LE PROFESSEUR. — Eh bien, tout cela peut s'arranger pour le mieux. Vous avez une petite âme rare, une âme de choix, bien intéressante...

Il regarde Marguerite comme s'il estimait, en connaisseur, la valeur de son âme.

★

Salle d'études de Faust. Nuit.

PREMIER PLAN. — *Henri jetant dans le four d'alchimiste des papiers, des parchemins et des livres. Il se retourne vers...*

PLAN MOYEN. — *...le Professeur qui vient d'entrer, environné de fumée. La lueur d'un éclair passe à travers la fenêtre.*

LE PROFESSEUR. — Te voilà bien occupé. N'as-tu pas besoin de mon aide ?

PLAN MOYEN. — *Henri et le Professeur.*

HENRI. — Je veux que rien ne subsiste de mes travaux et de cette science qui m'a perdu.

LE PROFESSEUR. — Pourquoi essaies-tu de détourner le cours du destin ?

HENRI. — Ne discute pas. Va au palais. Qu'aucune trace n'y reste de mon passage.

LE PROFESSEUR. — Ce sera fait.

Il part.

HENRI. — Cet or maudit que j'ai fabriqué grâce à toi, qu'il redevienne du sable !

On entend le rire du Professeur.

Entrée de l'Université. Nuit.

PLAN MOYEN. — *Le Professeur sort, illuminé par un éclair. Il rit.*

LE PROFESSEUR. — Montre ta puissance, grand Lucifer ! Que le feu du ciel tombe sur cette ville et détruise l'œuvre de ce fou, qui pense au repentir !

DEMI-ENSEMBLE. — *A la lueur d'un éclair, on voit le Recteur qui entre, venant de la Grand'Place et tout mouillé.*

LE RECTEUR. — Bonsoir, monsieur le professeur.

LE PROFESSEUR. — Bonsoir, monsieur le recteur.

Le Professeur part vers la place.

Deuxième salon du château. Nuit.

DEMI-ENSEMBLE. — *Une fenêtre du château vue de l'extérieur. Eclair et bourrasque de vent qui ouvre la fenêtre. On voit au fond le Prince, qui se dresse au moment où le Professeur entre, précédé par un Valet.*

PREMIER PLAN. — *Un chandelier d'or posé sur une commode. Les flammes sont couchées par le vent.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Prince, très agité, s'avance vers le Professeur.*

LE PRINCE, *refermant la fenêtre.* — Avez-vous déjà vu une tempête pareille, Professeur ? On dirait que la fin du monde est venue.

LE PROFESSEUR. — Pas encore, monseigneur, pas encore... je le saurais.

LE PRINCE, *brusquement.* — Pourquoi le chevalier a-t-il parlé de ma mort ?

LE PROFESSEUR. — Il ne savait pas ce qu'il disait.

LE PRINCE. — Cette bohémienne est une sorcière, j'en suis convaincu.

LE PROFESSEUR, *s'approchant de la Princesse.* — Quelquefois elles ensorcellent, c'est exact.

PLAN MOYEN. — *La Princesse et le Professeur.*

LA PRINCESSE, *incrédule.* — Et le chevalier la voit chaque soir, m'a-t-on dit ?

LE PROFESSEUR, *indulgent.* — Ce n'est peut-être qu'une amourette.

LA PRINCESSE. — Elle est jolie ?

LE PROFESSEUR. — On ne peut, madame, parler d'une autre beauté en votre présence... *(Insistant :)* mais il la voit chaque soir.

La Princesse se lève vivement et renverse une petite table d'un geste brusque.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Prince, qui n'a pas vu tomber la table, sursaute. En sursautant, il fait tomber lui-même un autre objet, ce qui fait sursauter la Princesse. Tous deux se tournent l'un vers l'autre et se regardent.*

LE PRINCE. — Comme vous êtes agitée, madame !

LA PRINCESSE. — Mon agitation vient de l'inquiétude où je vous vois...

LE PRINCE. — Je ne suis pas inquiet ! Je suis très calme. *(Il s'agite.)* Est-ce que j'aurais peur d'une sorcière ? Je vais l'interroger moi-même ! Vous verrez si je suis inquiet...

La fenêtre s'ouvre à nouveau. Le Prince sursaute encore. Le vent éteint les flammes des chandeliers.

Grand'Place. Nuit.

PLAN MOYEN. — *La roulotte de Marguerite. Eclairs. On voit la porte de la roulotte ouverte, qui bat au vent, montrant le chien qui aboie.*

Une entrée au rez-de-chaussée du château. Nuit.

DEMI-ENSEMBLE. — *Une voiture s'arrête d'où descendent deux gardes et un homme en civil. D'autres gardes s'approchent de la voiture d'où descend en dernier lieu Marguerite. A peine à terre, elle repousse un des gardes qui s'approche d'elle et s'enfuit.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Marguerite court. Les gardes la poursuivent.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Elle arrive en courant et s'arrête brusquement devant le Professeur, qui ouvre ses bras. Derrière Marguerite, des gardes arrivent.*

PLAN MOYEN. — *Le Professeur de face.*

LE PROFESSEUR. — Venez ici, mon enfant. Je vous protégerai.

Marguerite s'approche du Professeur afin d'échapper aux gardes. Il lui prend la main.

UN GARDE. — Nous avons l'ordre de conduire cette fille auprès du Prince.

LE PROFESSEUR. — Je sais... Je vais l'y conduire moi-même.

L'AUTRE GARDE. — Faites attention. Elle ne pense qu'à s'échapper.

LE PROFESSEUR. — Rassurez-vous. Elle ne m'échappera pas.

★

Grand salon du palais. Nuit.

ENSEMBLE. — *Marguerite et le Professeur. Elle se détache de lui brusquement.*

MARGUERITE, *furieuse.* — Pourquoi m'a-t-on amenée ici ?

Le Professeur lui reprend la main.

LE PROFESSEUR. — Le monde est méchant, mon enfant. Par bonheur, je puis parfois m'opposer à ses injustices.

PLAN MOYEN. — *Le Professeur et Marguerite avancent dans le grand salon sombre.*

LE PROFESSEUR. — Grâce à moi vous pourriez acquérir les biens de ce monde. Voulez-vous des bijoux, de belles robes, des bals, des fêtes et tout ce dont rêvent les filles de votre âge ?

MARGUERITE. — Je ne demande rien de cela.

LE PROFESSEUR. — Demandez ! Rien ne vous sera refusé.

MARGUERITE. — Ce que je désire, vous ne pouvez me l'accorder.

LE PROFESSEUR. — Henri vous reviendra ! Je veux que votre sort soit uni au sien pour l'éternité. *(Ils sont arrivés dans le deuxième salon où ne brûlent que deux candélabres.)* Je ne poserai qu'une condition.

MARGUERITE. — Une condition ?

LE PROFESSEUR. — Montrez-moi votre poignet. *(Ils s'approchent d'un des candélabres et le Professeur examine le poignet de Marguerite dans la lumière.)* Le joli poignet, encore enfantin et frêle ! *(Marguerite, troublée, le regarde. Il sourit.)* En paiement de ce que je vous promets, je ne demande qu'une goutte de votre sang.

MARGUERITE. — Je donnerais volontiers tout mon sang pour revoir Henri.

LE PROFESSEUR, *lui caressant la joue.* — Petite fille romanesque ! Il me suffit d'une seule goutte avec laquelle vous écrirez votre nom au bas d'un papier.

MARGUERITE. — C'est impossible !

LE PROFESSEUR. — Et pourquoi ?

MARGUERITE, *elle hésite.* — Je ne sais pas écrire.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Professeur se met à rire. Marguerite s'éloigne de lui. Il vient se placer derrière elle en riant.*

LE PROFESSEUR. — Voilà une difficulté imprévue ! Mais cela n'est pas grave. Je guiderai votre main. *(Il lui prend la main qu'elle retire brusquement.)* Vous n'avez pas confiance en moi ?

MARGUERITE, *méfiante.* — Je n'ai confiance qu'en Henri !

LE PROFESSEUR. — Henri ! Toujours Henri ! Il n'y a pas qu'Henri à qui l'on puisse se fier.

MARGUERITE, *décidément hostile.* — Je ne vous connais pas.

PREMIER PLAN. — *Le Professeur face à Marguerite.*

LE PROFESSEUR. — Etes-vous sûre de bien le connaître, lui ? J'en sais plus que vous à son sujet et j'ai fort envie...

Il a tiré de sa poche le parchemin qui contient le pacte.

PREMIER PLAN. — *Marguerite seule.*

MARGUERITE. — Je sais que je l'aime et je ne veux rien savoir d'autre.

PLAN MOYEN. — *Les deux.*

LE PROFESSEUR, *songeur.* — Oui... *(Il remet le rouleau de papier dans sa poche.)* Ce doit être bien agréable d'être aimé. *(Il essaie d'attendrir Marguerite.)* Moi, personne ne m'aime.

MARGUERITE, *s'écartant encore de lui.* — Naturellement, personne ne vous aime, vous êtes vieux, laid et méchant !

LE PROFESSEUR. — Méchant ? Alors que je vous offre le bonheur...

MARGUERITE. — Vous mentez ! Je lis votre mensonge dans vos yeux. Ils me font peur. Laissez-moi partir !

LE PROFESSEUR, *changeant de ton.* — Partir ? Tu ne quitteras pas ce palais avant demain matin. Quand tu en franchiras le seuil... *(Il l'a prise par la main et la force à se tourner de face vers le miroir.)* ... ce sera pour tomber aux mains d'une foule hurlante qui voudra voir le châtiment d'une sorcière. Et sais-tu comment on punissait les sorcières jadis ? *(De la fumée monte devant le miroir.)* Par le feu ! Crois-moi, les démons sont moins cruels qu'une foule qui veut se faire justice...

PLAN MOYEN. — *Au fond, dans le miroir, on voit la silhouette de Marguerite sur un bûcher et noyée dans la fumée.*

LE PROFESSEUR. — Demain, il ne sera plus temps de m'appeler au secours. Il ne sera plus temps de me donner cette goutte de sang que je te demande. A cette heure-ci, demain, tu ne seras plus qu'une poignée de cendres.

DEMI-ENSEMBLE. — *Marguerite parvient à dégager sa main de celle du Professeur et s'enfuit dans un coin du salon où se trouve un des candélabres.*

LE PROFESSEUR, *doucement.* — Vous le voyez, moi aussi je sais prédire l'avenir.

MARGUERITE. — Laissez-moi partir !

LE PROFESSEUR. — Etes-vous plus raisonnable à présent ?

MARGUERITE. — Je sais qui vous êtes...

LE PROFESSEUR. — Je ne demande qu'à être votre ami.

Il s'approche d'elle.

MARGUERITE. — Vous êtes l'esprit du Mal !

LE PROFESSEUR. — Pour vous servir, mon enfant !

Comme il est arrivé auprès d'elle, elle s'enfuit par une porte ouverte qui se trouve à côté d'elle. Elle ouvre une autre porte qui était fermée derrière la première. Le Professeur rit, prend le candélabre et la suit.

Cabinet du Prince. Nuit.

DEMI-ENSEMBLE. — *Marguerite entre en courant et s'arrête interdite en voyant devant elle le Prince, la Princesse et le Procureur. Le Professeur, portant le candélabre, entre et se place derrière Marguerite.*

LE PROFESSEUR. — Monseigneur, voici la jeune fille que vous vouliez interroger.

MARGUERITE. — Monseigneur, protégez-moi !

LE PRINCE. — Si vous êtes innocente, qu'avez-vous à craindre ?

Marguerite se tourne vers le Professeur et ne répond pas.

LE PROFESSEUR, *indulgent.* — Elle semble en proie à un trouble étrange.

PLAN MOYEN. — *La Princesse et le Prince.*

LA PRINCESSE. — On ne peut croire que le Chevalier Henri ait été attiré par cette fille !

LE PRINCE. — Je l'ai vu de mes propres yeux. Il était à ses genoux.

LA PRINCESSE. — Comment expliquer cela si ce n'est par la sorcellerie ?

PLAN MOYEN. — *Le Professeur et Marguerite.*

LE PROFESSEUR, *à Marguerite.* — Allons, mon enfant, ne nous cachez rien. Il vous aime, n'est-il pas vrai ?

Il lui pose la main sur l'épaule. Marguerite se tourne brusquement vers lui.

MARGUERITE. — Ne me touchez pas ! Cet homme est le diable !

Un éclair violent. Le Professeur lâche le candélabre qu'il tenait.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le candélabre tombe à terre. Marguerite s'éloigne du Professeur en reculant. Le Professeur se baisse afin de ramasser le candélabre.*

PREMIER PLAN. — *Le Professeur.*

LE PROFESSEUR. — Monseigneur ! Ce candélabre d'or qu'elle a fait tomber de mes mains... Regardez !

PREMIER PLAN. — *A terre le candélabre, qui tombe en poussière sous la main du Professeur.*

LE PROFESSEUR. — Ce n'est plus que du sable !

DEMI-ENSEMBLE. — *Tous regardent Marguerite, qui est au fond de face. Elle s'enfuit vers la porte.*

LE PRINCE. — Qu'on l'arrête ! Qu'on l'emmène ! Qu'on la fasse avouer !

Le Professeur s'approche de Marguerite, qui s'enfuit.

Rez-de-chaussée du château. Nuit.

DEMI-ENSEMBLE. — *Marguerite passe, entraînée par des gardes. Quand le groupe est passé, le Professeur avance la tête en dehors d'un des piliers et sourit en regardant Marguerite s'éloigner.*

Une cellule de prison. Nuit.

DEMI-ENSEMBLE. — *Marguerite est jetée dans la cellule. Elle tombe à genoux et pleure. A la fenêtre grillagée de la cellule, une ombre apparaît.*

PREMIER PLAN. — *C'est le Professeur qui se plaît à se spectacle.*

Chambre de la Princesse. Nuit.

DEMI-ENSEMBLE. — *La Princesse en déshabillé tombe en pleurant sur son lit. Dans une crise de rage elle lance dans toutes les directions ce qui lui tombe sous la main, un oreiller notamment...*

PREMIER PLAN. — *... qui va s'échouer contre les rideaux d'une fenêtre. Les rideaux s'écartent. Le Professeur, satisfait, jette un coup d'œil sur la Princesse et disparaît derrière les rideaux refermés.*

Cabinet du Prince. Nuit.

PLAN MOYEN. — *Le Prince et le Procureur regardent avec anxiété le Grand Chambellan qui ouvre un des sacs d'or que nous avons vus précédemment. On vide le sac sur la table. Il ne contient que du sable. Le Prince fouille ses poches comme s'il cherchait de la monnaie et n'en tire que du sable. Le Professeur apparaît derrière lui et passe.*

Grand laboratoire. Nuit.

PREMIER PLAN. — *L'écriteau sur lequel est dessiné l'avion en forme d'oiseau s'enflamme et brûle en un instant.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Au fond, l'écriteau qui brûle. L'incendie s'étend. Des machines s'effondrent. Des valets venant d'une porte ouverte jettent des seaux d'eau sur les flammes.*

Antichambre du palais. Nuit.

DEMI-ENSEMBLE. — *Des valets et des soldats font la chaîne, se passant de main en main les seaux d'eau. Le Professeur les salue et s'éloigne en chantonnant.*

Laboratoire chez Faust. Nuit.

PLAN MOYEN. — *Henri semble dormir, accoudé sur la table. Le Professeur est derrière lui. Henri se dresse.*

LE PROFESSEUR, *se découvrant.* — Tous tes ordres sont exécutés.

HENRI. — C'est bon. Je n'ai plus besoin de toi.

LE PROFESSEUR. — En es-tu sûr ?

HENRI. — Tu peux partir. Je ne t'appellerai plus jamais.

LE PROFESSEUR. — Cela m'étonnerait...

Il sourit et, comme il part...

L'entrée de l'Université. Nuit.

PLAN MOYEN. — *... dès la porte franchie le Professeur se trouve pris dans le faisceau de lumière que forme la lanterne du portier.*

LE PORTIER. — Monsieur le professeur, vous ne dormez pas encore ?

LE PROFESSEUR. — Si vous saviez tout ce que j'ai à faire, cette nuit... Je dois être partout à la fois !

Après avoir poliment salué le Portier il part vers la Grand'Place.

★

Grand'Place. Jour.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Professeur, qui marche sous le soleil le long des maisons, s'essuie le front comme un homme harassé. On entend des cris.*

VOIX DE L'AUBERGISTE. — Au voleur ! Au voleur !

Le Professeur court vers l'auberge. D'autres passants accourent aussi.

PLAN MOYEN. — *L'Aubergiste sur le seuil. Sa femme pleure à côté de lui.*

L'AUBERGISTE, *hors de lui.* — Hier, j'avais plus de cent pièces d'or dans ce coffre... Et regardez ce que j'y ai trouvé ce matin.

Il fouille le coffre d'où il extrait une poignée de sable.

PLAN MOYEN. — *Le Professeur face à l'Aubergiste. Des passants se pressent derrière lui.*

LE PROFESSEUR, *faussement apitoyé.* — Montrez-moi cela, mon ami. *(L'Aubergiste tend la cassette au Professeur, qui prend une poignée de sable.)* C'est du sable.

Il rend la cassette à l'Aubergiste. A ce moment on entend d'autres cris.

UNE VOIX. — Au voleur ! Au voleur !

Le Professeur se retourne vers la place. Devant lui un groupe où figure un agent de police. Grande agitation. Tout le monde gesticule. Le Professeur court vers le groupe, qu'il suit, ainsi que l'Aubergiste lui-même.

Une rue.

DEMI-ENSEMBLE. — *Des gens courent, d'autres sont aux fenêtres. Le Professeur est dans la rue. Il écoute ce qui se dit à droite et à gauche et passe d'un air satisfait en saluant poliment les gens qu'il dérange sur son chemin.*

Une place.

DEMI-ENSEMBLE. — *Un orateur improvisé harangue la foule, qui crie si fort qu'on n'entend pas ce qu'il dit.*

PREMIER PLAN. — *Dans la foule, le Professeur approuve de la tête et part.*

L'angle de deux rues.

ENSEMBLE. — *Au milieu d'une rue un agent de police tente de barrer le passage à la foule qui avance. La foule le bouscule. Il s'enfuit vers une autre rue par où arrivent également des groupes de manifestants qui se joignent aux premiers. Ils passent.*

PREMIER PLAN. — *Parmi les manifestants, le Professeur, tout guilleret, qui crie avec tout le monde.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Vue à travers les barreaux fermant le soupirail d'une prison, la foule continue de passer.*

Une cellule de prison.

DEMI-ENSEMBLE. — *A l'intérieur de la cellule, Marguerite, agenouillée, regarde le soupirail d'où lui parviennent les cris de la foule. Elle se cache le visage dans les mains. La porte de la cellule s'ouvre.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Procureur est sur le seuil de la cellule, des gardiens le suivent. Marguerite se lève.*

LE PROCUREUR. — Ne faites pas semblant de prier, sorcière ! Suivez-nous !

Marguerite passe auprès du Procureur.

MARGUERITE. — Vous êtes les alliés du diable !

Le Procureur et les gardiens éclatent de rire, Marguerite saute au visage du Procureur comme si elle allait le griffer. Le Procureur, effrayé, bat en retraite. Les gardes entraînent Marguerite.

Antichambre du palais.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Professeur s'avance vers le cabinet du Prince, dont la porte est ouverte. Derrière lui, des Courtisans et des Valets courent en tous sens. A côté de lui, deux Courtisans remarquent sa gaîté. Le Professeur aussitôt feint la tristesse.*

Cabinet du Prince.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Prince face au Professeur. La Princesse est à ses côtés. Auprès de lui s'amoncellent des sacs qui jadis étaient pleins d'or et dont la plupart sont ouverts et ont laissé couler sur le bureau le sable qu'ils contiennent.*

LE PRINCE. — Approchez, monsieur le professeur. Nous aurons besoin de votre témoignage. J'ai fait arrêter le chevalier Henri. Je veux le confronter avec cette sorcière.

Palier et escalier secret.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le palier d'un escalier en colimaçon. C'est un endroit sévère, tout en pierre, sans décoration et éclairé par une seule fenêtre qui donne sur le parc. Marguerite, qui vient d'arriver sur ce palier, est escortée de gardes. Le Procureur passe à côté d'elle et ouvre une porte.*

Cabinet du Prince.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Procureur entre par une petite porte dans le bureau du Prince. Le Prince se tourne vers le Procureur.*

LE PRINCE. — A-t-elle avoué ?

LE PROCUREUR. — Cette diablesse a voulu me griffer le visage.

LA PRINCESSE. — Coupable ou non, il faut qu'elle avoue !

On entend au dehors des sonneries de trompette. Le Prince et les autres personnages de la scène se dirigent vers les fenêtres.

La façade du palais.

DEMI-ENSEMBLE. — *Sur un perron, deux gardes sonnent de la trompette. Un Ministre est au milieu d'eux portant un papier qu'il va lire.*

ENSEMBLE. — *La foule, agitée, se calme et se tourne vers les joueurs de trompette, qui cessent de jouer. Le Ministre commence à lire.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Ministre lisant.*

LE MINISTRE. — « Un attentat a été commis contre la fortune de l'État et contre vos fortunes. Les phénomènes qui viennent de se produire...

Cabinet du Prince. Une fenêtre vue de l'extérieur.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Prince, la Princesse et le Professeur, à la fenêtre, écoutent le Ministre.*

VOIX DU MINISTRE. — ...ne peuvent avoir qu'une cause surnaturelle.

PREMIER PLAN. — *Le Professeur, qui approuve de la tête ce qu'il entend.*

VOIX DU MINISTRE. — Seul un esprit diabolique a pu inspirer cet acte...

Extérieur du palais.

PREMIER PLAN. — *Dans la foule, l'Aubergiste qui écoute.*

VOIX DU MINISTRE. — Mais nous saurons arrêter les méfaits de la sorcellerie...

L'Aubergiste se signe.

DEMI-ENSEMBLE. — *La foule, qui écoute. Au fond le Ministre.*

LE MINISTRE. — ...par des mesures implacables. Rentrez chez vous, confiants dans la justice de votre prince...

Les protestations de la foule interrompent le Ministre.

PLAN MOYEN. — *Le Ministre surpris. Il achève sa lecture, en élevant la voix.*

LE MINISTRE. — ...de votre prince qui vous donne l'ordre... *(Geste solennel)* ...de vous disperser. »

Nouvelles protestations. Des projectiles sont lancés sur le Ministre, qui s'éloigne rapidement Les hurlements de la foule augmentent.

PLAN MOYEN. — *L'Aubergiste au milieu de la foule.*

L'AUBERGISTE, *criant.* — Livrez-nous les coupables !

Grand salon du palais.

PLAN MOYEN. — *Dans l'embrasure d'une fenêtre, Henri regarde la foule dont on continue d'entendre les cris.*

VOIX DU PROFESSEUR. — J'espère que tu es content de moi.

Henri se retourne. Le Professeur est auprès de lui. Au fond, quelques soldats qui gardent Henri. Le Professeur, prenant Henri par le bras, s'éloigne des soldats.

LE PROFESSEUR. — J'ai suivi tes ordres et tu en vois le résultat.

Il rit.

HENRI. — Où est Marguerite ?

LE PROFESSEUR, *toujours souriant.* — Ici. Et toute prête à être livrée à la foule... La pauvre enfant va payer le prix de ta folie.

HENRI. — Je veux parler au prince ! Je lui dirai toute la vérité.

LE PROFESSEUR. — Es-tu si impatient de connaître ce qui se passe après la mort? Si tu parles, tu périras avec ta bien-aimée.

HENRI. — Sauve Marguerite ! Je te l'ordonne !

LE PROFESSEUR. — Je ferai de mon mieux.

Le Professeur part. Les cris de la foule se font entendre plus fort.

Cabinet du Prince.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Prince regarde par la fenêtre et se tourne de face vers un Officier qui vient d'entrer.*

L'OFFICIER. — Monseigneur, l'émeute grandit. La garde ne parvient plus à contenir les manifestants.

LE PRINCE. — Que veulent-ils ?

L'OFFICIER. — Ils veulent que les coupables soient châtiés sur-le-champ.

LA PRINCESSE. — Livrez-leur la sorcière !

LE PROCUREUR. — Elle n'a pas encore parlé, monseigneur.

Derrière eux, une pierre lancée de l'extérieur fait voler la vitre en éclats. Le Prince se tourne vers la fenêtre. Le bruit de l'émeute augmente encore.

LA PRINCESSE. — N'attendez pas davantage !

Le Prince se décide. Il va vers la petite porte qu'il ouvre.

Palier et escalier secret.

PLAN MOYEN. — *Le Prince, dans l'encadrement de la porte, regarde Marguerite*

LE PRINCE. — Que le peuple se fasse justice lui-même ! Emmenez-la !

Le Professeur apparaît derrière le Prince.

LE PROFESSEUR. — Monseigneur, ayez pitié ! Je ne vous demande qu'un instant. Avant d'envoyer cette fille à la mort, permettez-moi de prendre soin de son âme...

PLAN MOYEN. — *Marguerite regarde le Professeur avec horreur. Le Professeur s'avance vers Marguerite et d'un geste éloigne les gardes qui sont dans l'escalier.*

LE PROFESSEUR. — Qu'on me laisse seul avec elle ! *(Il s'approche de la fenêtre auprès de laquelle se tient Marguerite, et l'ouvre. On entend à nouveau les cris de la foule. A Marguerite :)* Que t'avais-je dit ? *(Il montre la fenêtre.)* Tu es perdue, Marguerite. Moi seul puis t'apporter le salut. Donne-moi ton âme et tu vivras heureuse.

MARGUERITE. — Mon âme ne m'appartient pas.

LE PROFESSEUR. — Elle appartient à Henri, n'est-ce pas ? Eh bien, sache que c'est lui qui m'envoie auprès de toi.

MARGUERITE. — Je ne vous crois pas.

LE PROFESSEUR. — Henri est prisonnier comme toi, exposé comme toi à périr sur le bûcher qu'on prépare.

MARGUERITE. — Qu'il en soit ainsi. Notre sort sera le même et je serai unie à lui dans la mort.

LE PROFESSEUR. — C'est ce qui te trompe, mon enfant. Si tu n'acceptes pas mon offre, c'est après la mort que vous serez séparés à jamais.

MARGUERITE. — Le Ciel ne le voudra pas !

LE PROFESSEUR. — Henri a renoncé au Ciel !

MARGUERITE. — Je ne vous crois pas..

LE PROFESSEUR. — Pour toi, je vais rompre un secret terrible. Que Lucifer me pardonne !

Il a pris le pacte dans sa main et commence à le dérouler devant Marguerite.

LE PROFESSEUR. — Si tu veux suivre ton amant, c'est dans l'Enfer qu'il faut le suivre.

MARGUERITE. — Je ne vous crois pas.

LE PROFESSEUR. — Il est damné ! Regarde ! Regarde cette feuille qu'il a signée de son propre sang.

Il lui montre le pacte, que Marguerite ne regarde pas.

MARGUERITE. — Un miracle peut encore sauver son âme.

LE PROFESSEUR. — Son âme ! Il me l'a vendue en échange de mes bienfaits. Veux-tu les partager avec lui ? Hâte-toi.

Il prend la main de Marguerite, qui soudain s'empare du pacte et se dégage.

MARGUERITE. — Non ! Cette feuille me fait horreur... *(Et avant que le Professeur ait pu faire un geste, elle lance le pacte par la fenêtre ouverte, puis furieuse :)* ...et vous me faites horreur aussi.

LE PROFESSEUR, *ahuri.* — Mon pacte !

Il s'élance vers la fenêtre, se penche. La porte s'ouvre derrière lui et le Prince apparaît. Le Professeur, hors de lui, s'élance, heurte le Prince...

ENSEMBLE. — *... qui tombe à l'intérieur du salon. Le Professeur, sans prendre garde à lui, traverse la pièce, bousculant tout le monde, et sort par la porte qui donne sur l'antichambre.*

L'extérieur du palais.

DEMI-ENSEMBLE. — *Un groupe de manifestants passe en courant. L'un d'eux voit un parchemin qui tombe. Il le saisit au vol, s'arrête ; ses compagnons s'arrêtent aussi. L'homme court vers eux en criant. Au fond, la foule se presse à la porte du palais.*

Grand escalier du palais.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Professeur arrive en haut de l'escalier, dont il descend rapidement les marches.*

Arcades du palais.

ENSEMBLE. — *Le groupe porteur du parchemin s'avance en criant dans la foule, qui s'écarte à son passage.*

Grand escalier.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Professeur continue de descendre le grand escalier à toute vitesse.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Au bas de l'escalier un groupe s'est formé autour du porteur du parchemin.*

PREMIER PLAN. — *Parmi le groupe, l'Aubergiste, qui s'est emparé du parchemin.*

L'AUBERGISTE, *il lit.* — « Et au jour de ma mort, tu pourras prendre possession de mon âme. Signé : professeur Faust. »

DEMI-ENSEMBLE. — *Au-dessus du groupe, on voit le Professeur qui descend les dernières marches de l'escalier. Il voit le parchemin dans les mains de l'Aubergiste, s'élance vers ce dernier.*

LE PROFESSEUR. — Ce document m'appartient !

Il arrache le parchemin des mains de l'Aubergiste et s'enfuit.

PLAN MOYEN. — *L'Aubergiste et ceux qui l'entourent regardent avec stupéfaction le Professeur.*

L'AUBERGISTE. — Professeur Faust... C'est lui ! C'est lui le coupable !

ENSEMBLE. — *Le Professeur remonte l'escalier aussi rapidement que possible. La foule s'élance à sa poursuite en criant.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Professeur tenant le document à la main passe et continue de monter.*

Grand escalier. En haut.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Professeur arrive en haut des dernières marches et tombe épuisé.*

LE PROFESSEUR. — Lucifer, viens à mon secours !

Il se retourne et voit la foule qui continue de monter. Il s'enfuit.

Antichambre du palais.

ENSEMBLE. — *Le Professeur arrive en face d'un groupe formé du Prince et de sa suite, qui sont sortis du cabinet afin de voir ce qui se passe. Le Professeur court et va se cacher derrière eux. La foule fait irruption dans l'antichambre.*

ENSEMBLE. — *Le Prince et son groupe de face. Ils s'enfuient d'un côté. Le Professeur se trouve découvert et s'enfuit de l'autre côté, vers le grand laboratoire, dont il ouvre la porte.*

Grand laboratoire du palais.

DEMI-ENSEMBLE. — *Le Professeur ferme la porte derrière lui et court dans le laboratoire détruit par l'incendie de la veille.*

LE PROFESSEUR. — Lucifer, ne me punis pas de ma sottise ! J'ai tout gâché, je le sais. Mais ne me laisse pas torturer ! Délivre-moi de ce qui peut souffrir !

ENSEMBLE. — *Le Professeur au milieu de la grande salle. Au fond, la porte s'ouvre, laissant passer la foule. Le Professeur court dans une autre direction. Une autre porte s'ouvre livrant passage à d'autres poursuivants.*

LE PROFESSEUR. — Lucifer, ne m'accable pas ! L'enfer est moins cruel que les hommes !

ENSEMBLE. — *En face du Professeur une troisième porte s'ouvre, laissant passer un autre groupe de poursuivants. Le Professeur, cerné, court vers une fenêtre ouverte. Il tient toujours le pacte roulé dans sa main.*

DEMI-ENSEMBLE. — *Au fond, le Professeur monte sur la balustrade du balcon.*

PREMIER PLAN. — *La main du Professeur qui tient le pacte. Au fond, la foule qui s'avance.*

VOIX DU PROFESSEUR. — Lucifer, pardonne-moi !

La main et le pacte tombent soudain dans le vide. Le corps du Professeur s'écrase au bas de la façade du palais et prend feu.

ENSEMBLE. — *La foule s'écarte du point ou est tombé le Professeur et où l'on ne voit plus que des flammes et de la fumée.*

GROS PLAN. — *Sur le sol, le rouleau de parchemin qui brûle.*

ENSEMBLE. — *La foule regarde une énorme colonne de fumée noire qui monte devant la façade du palais.*

DEMI-ENSEMBLE. — *L'ombre de la fumée passe sur la foule terrifiée.*

GRAND ENSEMBLE. — *Un immense nuage de fumée s'étend sur la ville.*

ENSEMBLE. — *Les passants s'arrêtent, regardent le ciel noir. Il fait presque nuit.*

ENSEMBLE. — *La fumée a envahi le ciel. Elle passe sur les toits du château en tourbillons rapides, comme une charge des forces infernales. Un grondement lointain se fait entendre : c'est la voix des démons irrités contre la stupidité de leur frère qui a perdu la partie.*

PREMIER PLAN. — *La fumée noire tourne autour de la statue d'un ange. On entend des voix célestes.*

ENSEMBLE. — *La fumée continue de passer sur les toits, mais elle s'éclaircit. Les voix infernales semblent s'éloigner.*

PREMIER PLAN. — *Un autre ange entouré de flocons de fumée que le vent emporte. Le ciel devient lumineux. Un rayon de soleil se pose sur le visage de l'ange. Les chœurs célestes étouffent les grondements de l'enfer.*

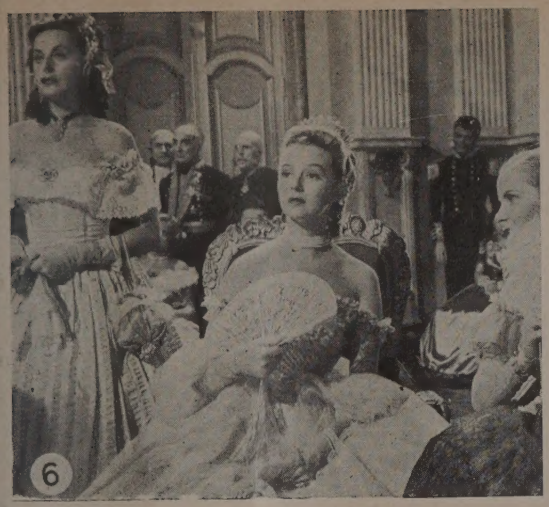
PREMIER PLAN. — *Henri, de la terrasse du palais, regarde...*

ENSEMBLE. — *...Les dernières traces de fumée noire qui s'évanouissent dans le lointain. Il se retourne...*

PREMIER PLAN. — *...et le soleil touche son visage apaisé. Marguerite est devant lui et se jette dans ses bras. Dans le ciel clair passent des nuages légers...*

ENSEMBLE. — *...qui se fondent dans d'autres nuages. Une route de campagne apparaît où passe un cortège de voitures foraines qui lentement s'en vont vers l'horizon ensoleillé.*

FIN



6 La Princesse se détourne, puis cherche à se rappeler où elle a vu ce visage.

7 Le Professeur dont l'attention est absorbée par sa voisine...

8 LE PROFESSEUR. — *Qu'il en soit fait comme tu l'as voulu.*

9 VOIX DU PROFESSEUR. — *Et voilà que tu dois subir les pleurs d'une femme jalouse...*

10 HENRI. — *Le plus misérable des mendiants possède au moins son âme...*

LA BEAUTÉ DU DIABLE devant la critique

ABSOLUMENT POUR !

En ce qui me concerne, j'ai aimé le film d'un bout à l'autre. Je me suis amusé, j'ai été émerveillé, et comme je n'ai pas l'habitude de bouder mon plaisir, je me déclare résolument pour.

Qu'est-ce qu'ont voulu dire Salacrou et René Clair ?...

Ils m'ont dit que les démons c'étaient nous, les hommes ; que l'enfer c'était la terre et que nous étions en train de foncer tête baissée en direction du néant.

Ils m'ont expliqué que, tout bien pesé, la jeunesse et l'amour étaient nos seules excuses et notre seul salut.

J'ai vu un diable de 2e classe, un bon diable de Méphisto, chasseur d'âmes-papillons, qui est venu me dire en gros plan : « Quel métier ! », avant de se faire rouler par ces diables d'hommes, les affaires avec eux étant devenues, depuis M. Gœthe, d'une difficulté du tonnerre...

J'ai vu un Faust à qui ce brave Méphisto des familles donne tout et qui non seulement ne rend rien en échange, mais file entre ses doigts comme une anguille pour aller courir le guilledou derrière une roulotte. Un Faust qui fait consciencieusement son petit travail d'homme-écureuil en cage et finit par trouver la sortie.

JEANDER, dans *Libération*.

PAS D'ŒUVRE PLUS RICHE.

Si ce film est sans doute le plus important de tous ceux que René Clair nous a donnés jusqu'ici, c'est qu'on l'y voit, parvenu à la moitié de sa vie, poser les grands problèmes qui depuis le commencement des âges obsèdent l'humanité, et imaginer une fable où ces thèmes se mêlent, s'affrontent, s'entrecroisent.

René Clair n'est pas un philosophe pessimiste : non, l'homme n'est pas le jouet des événements ; il est capable, s'il le veut, de dominer son destin, il peut refuser de se laisser asservir, refuser d'exécuter le pacte dérisoire. Son avenir, Faust le fera lui-même, il retrouvera Marguerite, tentée un moment elle aussi. Mais comme nous sommes en 1950, ce n'est pas la Croix qu'ils interposeront entre eux et les entreprises du diable ; c'est leur jeunesse, leur amour, leur goût de la vie qui vaincront le prince des Ténèbres, victime des catastrophes qu'il a déchaînées.

... Certes, la tragique signification de la séquence du miroir ne saurait échapper à personne, surtout quand Faust, nouvel Alexandre, nouveau Napoléon, passe à cheval devant la ville en ruine. Pourtant cette scène est la seule où souffle le romantisme ; René Clair a refusé Hoffmann comme il avait refusé Gœthe, et le ton du film reste celui d'un conte du temps de ce Stendhal dont René Clair est, sans doute, le plus authentique disciple par l'acuité de l'intelligence, par cette ironie qui protège le plus vulnérable des cœurs.

... René Clair a construit des œuvres plus parfaites — *Le Million*, *La Belle Ensorceleuse*, surtout *Le Silence est d'or* — il n'en a pas réalisé de plus riches, et cette richesse dissimule aisément les quelques faiblesses qu'on peut remarquer dans la continuité.

GEORGES CHARENSOL,
dans *Les Nouvelles Littéraires*.

UNE PHILOSOPHIE RENÉ CLAIR.

Quoi qu'il fasse, René Clair est René Clair. Et tant mieux ! C'est l'un des traits les plus étonnants de *La Beauté du Diable*, que sous la philosophie et la métaphysique transparaît presque dans chaque scène le René Clair que nous connaissons et que nous aimons. Peut-être, après tout, y a-t-il une « philosophie René Clair », inséparable de toute l'œuvre du grand metteur en scène. Faut-il s'en plaindre ? Certainement pas ! Et nous ne voyons pas le moindre inconvénient à ce qu'elle s'exprime dans un sujet léger aussi bien que dans Faust ou dans le bagne de *A nous la liberté*. D'ailleurs nous avons souvent pensé à ce film en voyant *La Beauté du Diable !* On aurait tort de croire que cela minimise la portée du dernier film de René Clair : les pensées sérieuses et profondes ne naissent pas forcément dans le drame.

ROGER RÉGENT, dans *L'Epoque*.

ET QUELS ACTEURS !

Le film s'ouvre sur le tableau traditionnel d'un cabinet faustien peuplé d'alambics, de cornues, de livres poudreux, et, presque tout de suite, apparaît la puissante et repoussante figure de Michel Simon. Oh ! sa somptueuse drôlerie de sale gosse qui a toujours l'air de faire des niches ! Oh ! son côté Charlot et son côté Laughton ! Oh ! la force comique, la phénoménale abjection de ce personnage flairant les chairs, humant la mangeaille, appelant le diable d'une voix, puis d'une autre (car Michel Simon a plusieurs voix à sa disposition, et René Clair a su jouer magistralement de cette double possibilité !). Il y a en lui du Rabelais, du Balzac, du Faust et du démon. C'est ce qu'il faut ici. Quel acteur !

La présence, l'autorité, la netteté, le charme, le regard, la forme de la bouche et la diction merveilleuse de Gérard Philipe, chacun les connaît. Mais tous ceux qui ont assisté, hier soir, à cet étonnant moment de cinéma où le docteur Faust s'abandonne à la découverte ingénue de sa jeunesse oubliée ne sont pas las d'admirer Gérard Philipe et celui qui l'a dirigé.

Un étonnant passage, c'est celui où Méphisto dévoile à notre Faust rajeuni, et sur ses instances, le déroulement de sa vie à venir.

Et cela m'amène à vous parler de Mlle Simone Valère, qui tient dans cette suite importante une place lumineuse, capiteuse, délicieuse. René Clair a fait de Simone Valère, jeune comédienne de grand avenir, une très séduisante artiste de l'écran. Il a peut-être donné sa chance à Mlle Nicole Besnard, mais il a prouvé de quelle étoffe était fait le talent de Simone Valère.

L'esprit, l'ironie, la beauté cocasse, l'étrangeté de nombreux épisodes font de tout temps penser à ce proverbe anglais que mon ami Gabriel-Robinet avait placé en exergue de son livre sur le diable : « Il ne faut dire du mal de personne — pas même du Diable, on ne sait pas ! »

Il ne manque à la musique, pour coller étroitement à la vie du sujet, que d'avoir été écrite par Stravinski. Je veux dire que celle qui existe n'est nullement déplaisante, mais il semble que le sujet aurait si bien convenu au compositeur de *L'Histoire du soldat* !

Je viens de voir *La Beauté du Diable* par nécessité professionnelle. J'ai hâte que le nouveau film de René Clair sorte sur les écrans, afin de la revoir pour mon plaisir, et parce que je crois que c'est une œuvre qui vaut d'être vue deux fois, en raison de ses finesses de détail... De combien de films peut-on en dire autant ?

JEAN-JACQUES GAUTIER,
dans *Le Figaro*.

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny. — Dépôt légal 2e trimestre 1950. — Imprimeur no 117.